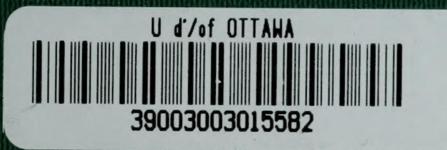
MARIUS

Coquillages



COQUILLAGES

MARIUS

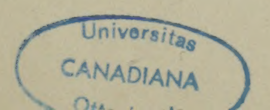
Coquillages

Crayons et Impressions



IMPRIMERIE DES SOURDS-MUETS
MONTREAL

1922



Avec la permission des Supérieurs

À MON PÈRE ET À MA MÈRE,

À MA SECONDE MÈRE,

la Congrégation de Saint-Viateur,

je dédie ces humbles pages.

Préface

Voici d'autres coquillages qui nous viennent des rivages de la Baie des Chaleurs, de Percé, des alentours, . . . et d'ailleurs. Ce sont des coquillages d'une sorte particulière à laquelle les touristes ne nous avaient pas habitués, mais qui en auront, pour cette raison, plus de prix et un charme plus rare. Ils ne resteront pas à vieillir, inutiles et solitaires, sur les étagères et les consoles, mais nous les porterons souvent à nos oreilles pour nous rappeler les bruits de leurs lieux d'origine, comme nous faisions de ces vieux colimaçons, à l'ouverture rose en spirale, qui gardent en leurs replis le murmure lointain d'eaux salines dans les sables des grèves. Et ce sera un charmant et délicieux concert où nous reconnaîtrons le timbre de quelques heures heureuses et belles, le son des rires généreux, tous les chuchotements des souvenirs mélancoliques et tendres. Et ces coquillages nous seront un ornement vivant dont les voix pourront nous distraire ou nous émouvoir.

L'auteur — frère Antoine Bernard, de la congrégation de Saint-Viateur — nous fait confidence, dès le début, de l'amour qu'il porte à certaines choses: "De tous les souvenirs que me ramènent les brises de mon enfance, il n'en est pas de plus rafraîchissant que celui des longues matinées de juillet passées sur la grève natale, pieds nus dans le sable tiède, à deux pas du flot limpide où se mire une voile." Et dans le nouveau volume, ce sont ainsi quelques scènes et plusieurs descriptions de la nature qu'il faut souligner avec joie et plaisir. Des hauteurs du mont d'Or, Marius voit "le vieux Québec découpant ses ombres chinoises sur l'horizon flamboyant"; et, dans Gaspé, les montagnes ont leur physionomie particulière : "Vagues terrestres désormais figées dans leur immobilité, ces ondulations granitiques gardent l'orientation de leurs soeurs liquides, les longues lames en marche continuelle vers le rivage."

Même après avoir joué sur les rives de la Baie des Chaleurs, avoir songé sur les falaises lévisiennes, Marius ne dédaigne pas notre mont Royal qui renfle son dôme bleu, à l'orée du fleuve magnifique et prodigieux, et de la rivière grande comme un fleuve. De son sommet on voit des nappes liquides aux nuances changeantes, et, sur les pentes, les bouleaux blancs dressent leurs fines

et minces colonnades entre lesquelles apparaît la grande ville enfiévrée. L'auteur va souvent s'y promener, comme tout bon Montréalais d'adoption, heureux de retrouver, "dans cette ramure rajeunie", les oiseaux qui "chantent comme au cinquième jour de la création".

Et c'est ce qu'il y a de recommandable et de bon dans le livre de Marius. Voilà un auteur canadien qui sent la nature, qui l'aime, qui l'a observée longtemps et ne compose pas dans sa chambre, toutes fenêtres fermées. Ses yeux lui ont été donnés pour voir, et les spectacles sont dignes du plus raffiné des regards: la Gaspésie, Québec, Outremont et ses villas étagées sur les pentes, dans la verdure, — panoramas qui varient selon la beauté des heures et des saisons. Et il faudrait dire sans cesse à nos écrivains: "Dehors par toutes les saisons, pour que leurs influences s'inscrivent en vous, que vos oeuvres nous disent leurs beautés, nous les rappellent et nous les fixent à jamais." Et lorsque nous voyons Marius nous exposer, dans Tentation, *le désir qu'il éprouve de s'échapper de son réduit où triomphent lexiques, traités de grammaire et autres bouquins vénérables pour aller goûter dehors le printemps qui naît dans le soleil, la verdure, la douceur de l'air, nous nous disons que voilà bien une tentation qui devrait être plus commune et faire sentir*

son aiguillon dans la conscience de plus de gens.

Marius nous donne encore l'exemple d'autres qualités. La sûreté et le précision de l'observation se marquent dans Histoire triste, *et dans un autre morceau, frère de celui-ci,* Pendant l'orage. *L'observation, qui est en littérature une si grande chose, la plus grande des choses, et qui demande une longue éducation, mais surtout peut-être de la volonté, est un moyen unique et indispensable, dans la plupart des cas, pour créer une oeuvre digne d'attention. Lorsqu'on observe longuement on voit bien, puis on sent, puis on aime ce que l'on contemple, et l'on fait passer en son travail la grande nature qui lui est le plus grand et le plus fort des soutiens. Marius, lorsqu'il observe et veut observer, écrit ses meilleurs billets et ses meilleures pièces.*

Enfin il y a beaucoup d'autres billets de différents genres. Premier adieu *rappelle une des meilleures pièces des* Rapaillages *avec cependant une émotion intime et personnelle, un décor nouveau, et des personnages à lui. Il y a de nombreuses fantaisies où la pointe malicieuse se joint discrètement à l'observation. Il y a enfin des chroniques rimées dont* Choses d'antan *paraît bien la meilleure parce qu'il flotte sur elle un sentiment léger de fine mélancolie. Le talent d'écrivain se marque un peu partout, mais avec plus*

d'évidence dans ces morceaux qui, comme A la cale sèche, *mettent en oeuvre les facultés d'observation, les goûts de réaliste, le désir de s'appuyer sur les choses, de saisir les détails et l'ensemble afin d'en dégager l'impression.*

Coquillages *enfin mérite le sort de ces choses légères et charmantes que l'on conserve avec soin pour la joie des jours qui s'écoulent.*

Léo-Paul DESROSIERS.

Coquillages

Oh! n'oubliez jamais, c'est moi qui vous le dis,
Le devant de la porte où l'on jouait jadis!

Auguste Brizeux.

De tous les souvenirs que me ramènent les brises de mon enfance, il n'en est pas de plus rafraîchissant que celui des longues matinées de juillet passées sur la grève natale, pieds nus dans le sable tiède, à deux pas du flot limpide où se mire une voile. . .

Touristes qu'attirent, chaque été, les paisibles plages de Maria, l'animation de Carleton, ou cet entassement de merveilles qu'on nomme Percé, que savez-vous des agréments de la Baie des Chaleurs? Croyez-moi: pour goûter à sa source l'âpre poésie de ces rives, il faut s'être longtemps bercé du chant monotone de la mer montante; il faut s'être éveillé, enfant, aux feux d'un soleil qui émerge des flots, baigné des vapeurs matinales; peut-être faut-il avoir pleuré avec la vague démente, brisée dans sa course. . .

Courbés sur la grève, impuissants Midas, vous cherchez des agates. Insoucieux du malin sourire des pêcheurs et des traits ironiques que décoche de loin un jaloux prisonnier de la ville, vous poussez, d'un bâton hésitant, cailloux, tessons, poignées de porte, coquillages...

Que n'allez-vous à l'école de ces gamins que le coup de neuf heures ramène vers la plage ensoleillée? Eux, les experts à peine débarbouillés, aux bretelles chancelantes, vite, ils vous initieraient — et dans quel pittoresque langage! — aux secrets de la conchyliologie. Dès la première leçon, vous distingueriez les espèces, vous mesureriez seuls la distance qui sépare un bigorneau d'une anse de pot.

Je vous l'affirme, car moi-même, il faut le dire, j'ai compté naguère parmi ces coureurs de grève: j'ai été petit mousse sur la plage de Maria,

Qui m'est une province, et beaucoup davantage.

Combien de fois, par les matins vaporeux de vacances, la maman, accablée de nos cris plus encore que de la chaleur, oubliait un instant son seizième pour nous signifier, à nous, les "frissons" de cinq à douze ans: "Voyons, les jeunes! La maison en tremble... Sortez, allez à la côte: ramassez-vous des coquillages."

Ah! bonne maman! Si nous avions su que nos cris, nos bruyants ébats vous agaçaient parfois... Mais votre voix restait sereine, vos traits souriants. Nous n'avions pas vécu, nous ne savions pas...

Et nous nous envolions, joyeux essaim, vers la côte. Gardés par l'Etoile des mers, nous cueillions les fruits saumâtres des rochers.

De ces coquillages d'enfance, verts, roses, blancs, mauves: burgaux, bigorneaux, moules, huîtres, nautiles, que sais-je encore, — j'en ai conservé quelques-uns, qui, certes, n'ont jamais appartenu à la batterie de cuisine des voisins. Mais, depuis longtemps, j'ai perdu le goût d'en recueillir de nouveaux.

Dans la plaine où m'a transporté la vie, d'autres cueillettes plus utiles ont réclamé mes efforts. Vite et dru, la sable des années a fui de mes mains, comme glissait jadis, sous mes doigts naïfs, le sable nacré de la plage gaspésienne. Vingt ans de séjour au pays laurentien m'ont créé une seconde patrie. Fils de la mer adopté par la plaine, je me suis attardé, parfois, à écouter la chanson du fleuve, j'ai foulé, d'un pas méditatif, les sentiers qui serpentent aux flancs de nos monts.

Sur ces hauteurs qui dominent la vallée lau-

rentienne, devant ces océans de verdure et d'épis, un souffle nouveau a gonflé ma poitrine, mêlant ses agrestes senteurs aux parfums d'algues que m'apportent, fidèles, les brises natales. Sous cette double inspiration, un double courant de vie circule par mes veines, un double amour réchauffe mon cœur. Les sentiments qui en naissent ont parfois tenté mon crayon novice. Un instant ébloui du spectacle d'une grande ville, mais songeant

Au vieil anneau de fer du quai plein de soleil,

j'ai hasardé, aux rares heures de loisir, ces timides esquisses, coquillages d'un genre nouveau, teintés de rose ou de grisaille, qui sollicitent aujourd'hui le regard du passant.

* * *

En réunissant ces chroniques et billets du soir parus, pour la plupart, dans le *Devoir* de Montréal, nous n'avons eu garde d'oublier l'humilité de leur rang littéraire. D'un autre côté, qui ne regrette l'envahissement progressif, les ravages du roman à vingt sous? A la jeunesse qui grandit, éprise d'idéal, ne vaut-il pas mieux offrir le spectacle des horizons de chez nous, propres à toucher son cœur en reposant ses yeux?

Malgré nos soins, de nombreux défauts se sont, sans doute, glissés dans ces pages. Plusieurs de ces minuscules coquillages seront jugés ternes, inélégants. Aussi bien, de nos jours encore, la critique reste aisée, et l'art difficile. Nous souhaitons que, dans de rapides croquis et dans l'expression sincère des idées, des sentiments qui s'y rattachent, un lecteur indulgent reconnaisse quelques traits de son pays, quelques aspirations de son âme : ce petit livre aura alors accompli sa destinée.



Le vieux chantre

SIX heures du matin. Lentement, à regret, l'humble village s'éveille, se secoue, reprend contact avec la vie. La baie qui le regarde égrène mollement ses petites vagues capricieuses, caressant avec complaisance la grève déserte. Une voiture roule, solitaire, vers le clocher qui brille, à deux milles, là-bas.

Cette voiture, elle est bien connue de l'habitant de chez nous: "Tiens, le père N... qui s'en va chanter sa messe..."

C'est lui, en effet. Voyez-le, sec mais vigoureux malgré ses quatre-vingt-deux ans sonnés, qu'attestent cependant une blanche couronne et les rides de son vaste front. Machinalement, il tient les rênes à sa *Kate,* et son œil s'attarde à mesurer la fuite des poteaux...

A quoi songe-t-il, le vieux chantre, pendant que le long ruban de route glisse en serpentant derrière lui? Serait-ce la vision des aubes d'antan qui monterait toute vivante à son esprit bercé par la rumeur indécise des bruits du réveil? Pourquoi son regard s'égare-t-il, mélancolique, du côté du passé?... Ah! voyez-vous, tant de sou-

venirs jonchent ce chemin, témoin discret de ses soixante-deux ans de loyaux services "pour Dieu et la paroisse". Souventes fois, hélas! sa voix au timbre chaud a pleuré le *Requiem* de parents, d'amis d'enfance déracinés par l'impitoyable niveleuse. Oh! les compagnons d'autrefois, qui donnaient un visage au passé... Et les ombres descendent dans son âme attristée.

Mais le troisième *son* tinte là-haut. *Kate* accélère son allure nerveuse, et bientôt, revêtu de la soutanelle et de l'ample surplis, le vieux chantre apparaît dans la stalle de gauche; il a bien en main son gros paroissien noté, mais ne s'en sert guère: les syllabes latines viennent d'elles-mêmes se poser sur ses lèvres pour s'y muer en un chant grave, doucement modulé.

Au moment de la communion, vous verrez invariablement le vieux chantre s'approcher de l'autel et recevoir pieusement le Pain de Vie. Il se sent attiré vers le Tabernacle comme la plante d'automne par la lumière d'un soleil toujours jeune. Il a chanté sa messe à jeun, au besoin il en chantera même une deuxième. Et sa voix, semble-t-il, se fait dès lors plus tendre, plus émue...

L'office terminé, on échange quelques mots avec monsieur le curé, — histoire de rafraîchir

une longue et précieuse amitié — puis *Kate* reprend joyeusement le chemin du logis, sous le soleil déjà haut, croisant en route les gens de la beurrerie et les enfants d'école à la naïve frimousse.

Chante, ô bon vieillard ! Chante haut, et longtemps encore ! Ta voix me réconforte, me pénètre jusqu'à l'intime du cœur, car elle a gardé l'accent de la foi antique, la vigueur des âges ignorants de nos futiles défaillances. Et si, mon Dieu ! — j'hésite à le croire — si cette chère voix doit un jour s'éteindre sur des lèvres glacées, ouvrez, je vous prie, ouvrez tout grand votre ciel pour y introduire dans les chœurs éternels celui qui fut si fidèle à vous louer sur terre !

Pardonne, ami lecteur, à ma plume qui vacille. Car, vois-tu, le vieux chantre parti, je serai orphelin. . .



Un poète

A M. Albert Lozeau.

TOUT enfant, j'affectionnais de me glisser, à la faveur des ombres du soir, dans une petite bibliothèque éclairée d'une lucarne, sous les combles de la "vieille maison". Le soleil couchant empourprait l'horizon. Une fraîcheur nocturne imprégnée de *salin* pénétrait avec l'obscurité par la fenêtre grande ouverte. Et moi, grisé de poésie, mais l'œil au guet, je feuilletais en cachette le Lamartine adoré, unique objet de ma visite clandestine... Une heure, deux heures s'écoulaient, délicieuses... Enfin, lorsque *Milly* ou *Le Lac* avait provoqué mes larmes de douce et sincère émotion, je replaçais soigneusement le livre bleu sur son étagère; accoudé à la fenêtre, la tête dans la nuit tiède, j'écoutais la respiration marine, et, dans ma petite cervelle d'enfant, un immense désir déployait ses ailes... Ne riez pas!... Je voulais voir un poète!

La Providence, sourde à d'autres vœux, m'a pris au mot pour celui-là: j'ai vu un poète! Mieux

que cela, je le revois souvent; nous causons, il me sourit... Répond-il au signalement fourni par la Fée de mes dix ans? Je n'oserais dire un "oui" sans réserve. Cette sorcière de Fée, en effet, a des façons à elle de nous présenter ses personnages, déliés, impalpables, demi-dieux que l'œil humain a peine à saisir... Or, le poète que je connais, — que tous connaissent, en terre française ou canadienne — n'a rien de commun avec les sylphes qui peuplent les solitudes de la Forêt-Noire. Vous le trouvez tout seulet dans sa chambre, qu'il n'a désertée depuis vingt-cinq ans que pour de rares échappées de quelques heures en campagne. Mais dans ce corps cloué par la maladie sur une chaise roulante, une âme veille, une âme chante, une âme souffre aussi, peut-être... C'est bien, dans toute la force du terme, une âme en mouvement, tantôt à travers les espaces infinis d'un ciel sans nuage, parfois, hélas! sous la bise glacée des jours de tempête. Ecoutez ses accents:

> Je prends ma part des pleurs et du rire des cieux,
> Et, des matins bruyants aux soirs silencieux,
> Je vis ce que le jour m'abandonne de rêve...

Elle se laisse pourtant approcher, cette âme voyageuse, que le chantre de la Bonne Souffrance reconnaîtrait comme une sœur de son âme. Ou

plutôt, elle-même vient à nous lorsque le clair regard, d'un charme inexprimable, répond à notre regard. Ces yeux, habitués à fixer l'infini, recèlent une vie intense, vie sereine et confiante, rayon d'espérance immortelle. Délivré des soucis et des petitesses d'un monde trop bruyant, l'esprit vainqueur monte d'un vol plus léger, il plane avec assurance au-dessus du cercle borné où s'écrasent les misérables ambitions humaines. Et malgré les heures d'ennui, il laisse parfois tomber cet aveu simple et touchant:

J'ai goûté la douceur de vivre, ô Dieu vivant,
O Dieu si grand, si bon à l'âme solitaire!

Mais, encore une fois, ce cher poète n'est pas un sylphe: à preuve, la longue pipe effilée qu'il bourre lentement de tabac canadien, pour en tirer la fumée dont les volutes se dispersent comme son rêve dans l'atmosphère de la chambrette aimée...



La "traverse"

IL s'agit d'abord d'y arriver: ce n'est pas une mince affaire. A Lévis comme à Lauzon, double obstacle: poussière et tramways. La poussière, elle roule par torrents, s'élance en nuages épais, poursuit, enveloppe, exaspère l'étranger abandonné dans la rue. Gare à lui s'il a l'œil délicat ou la jambe tirante! Bon gré mal gré, il devra foncer en plein tourbillon, monter, descendre, s'accrocher aux poteaux pour échapper aux autos et à la mort, et surtout compter sur son jarret pour atteindre Lévis. Ainsi en ont décidé les tramways impassibles qui, de loin en loin, décorent les méandres de la route. Oh! les agréments des grèves!...

Mais une fois à destination, sur le pont du bateau doucement balancé, quelle béatitude! Toutes les fatigues de la première étape s'effacent comme un mauvais rêve. Du haut de son trône de granit, Québec nous sourit. A ses pieds s'entre-croisent goélettes, canots fragiles, yachts et paquebots, voiles tendues ou panaches au vent. Les joyeux appels des matelots succèdent au cri strident des sifflets ou à la voix dolente des sirè-

nes. Blanc comme cygne, le *Saguenay* s'apprête à filer vers son lointain royaume... Après un jeûne prolongé, comme on boit à longs traits la joie de se retrouver au sein de cette activité des eaux! Quelle délicieuse musique que le clapotis de la vague sur le quai! Elle nous aide à pardonner au vieux Québec ses placards, lèpre d'affiches qui dépare son front.

Le retour, au jour baissant, s'empreint de poésie. Les bruits de la ville meurent peu à peu. La terrasse accueille ses hôtes accoutumés. Pendant que les falaises de Lévis s'illuminent des clartés du couchant, le cap Diamant projette sur les eaux endormies son ombre gigantesque. Là-bas, les feux de Beauport se confondent avec les premières étoiles, et le fleuve, mystérieux miroir, suspend sous nos yeux tous ces diamants insaisissables. La blanche nappe de Montmorency se voile d'une gaze, les sorciers de l'île réintègrent leur domaine séculaire. Dans la nuit qui s'avance, le tramway de Sainte-Anne glisse le long des eaux semblable à une constellation vagabonde...

En débarquant à Lévis, je retrouve mon char inerte, et la poussière plus aveuglante que jamais. Mais qu'importe! Si les yeux ont à souffrir, le cœur reste joyeux. D'ailleurs, on m'affirme qu'à Québec, la poussière même est tonifiante!

Chez Montcalm

A l'instar de son confrère montréalais, le funiculaire de Québec subit actuellement une forte dépression qui le condamne au repos: mais il en reviendra. En attendant, résignons-nous à gravir d'un pas lourd comme la chaleur d'aujourd'hui les escaliers de fer qui zigzaguent vers la Haute-Ville. Patience et longueur de temps m'amènent enfin rue Saint-Louis.

Voici le numéro 36. Je m'arrête, j'examine deux corps de bâtiment: l'un, en enfoncement, avec son pignon à angle aigu et ses trois lucarnes, est devenu salon de barbier; un grillage l'enclôt; l'autre longe le trottoir, qu'il recouvrait autrefois en entier, me déclare le propriétaire M. Moisan. L'excédent du vieux mur fut vendu à la municipalité, et c'est là l'unique altération dans l'ossature de ce qui fut un jour la maison de Montcalm.

Dans la partie qui s'annonce: *Thos. Burns, Tobacconist, Montcalm's Headquarters,* on m'indique dès l'abord un tableau représentant la mort

de Montcalm. Oeuvre d'une religieuse ursuline qui vécut les derniers jours du régime français au Canada, il ne paraît pas manquer de valeur artistique, et son âge lui mérite le respect.

Après la maison, c'est le tombeau du héros que je désire visiter. Les bonnes Ursulines, gardiennes de tant de précieuses reliques, se prêtent aimablement à mon désir. J'admire en passant les toiles de Lebrun, de Ph. de Champagne, de Pietro da Cortona, qui ornent la pieuse chapelle. Puis, longuement je m'arrête devant une stèle de marbre portant l'inscription :

HIC JACET... LUDOVICUS JOSEPHUS DE MONTCALM GOZON...

C'est ici, c'est dans ce mur troué par les bombes anglaises que fut déposé le corps de Montcalm, le 14 septembre 1759. Un médaillon ajoute :

"Honneur à Montcalm! Le destin, en lui dérobant la victoire, l'a récompensé par une mort glorieuse."

De la chapelle on me conduit au parloir, et bientôt, profondément ému, je tiens dans mes mains une boîte de verre renfermant le chef du marquis de Saint-Véran. Pieusement, je contem-

ple le vaillant chevalier dont la mort, pleurée de tout un peuple, scella le sort de la Nouvelle-France.

Montcalm, glorieux vaincu, oui, honneur à toi! Repose en paix, dans le silence du cloître faisant suite au bruit des batailles. Inspire-nous l'amour de la patrie, le dévouement aux causes nobles et saintes!

Mon pèlerinage se terminera tout à l'heure sur la Grande-Allée, aux pieds de Montcalm chancelant couronné par l'Ange de la Patrie; mais avant de laisser le monastère des Ursulines, je salue d'un long regard une petite lampe éclairant faiblement l'autel de Notre-Dame de Grand-Pouvoir: c'est la lampe qu'alluma jadis, au lendemain d'un drame célèbre, la main encore tremblante d'émotion d'Amélie de Repentigny...

Ce drame ancien, il me poursuit, m'obsède jusqu'au milieu de la foule bruyante des touristes américains qui visitent, guide et lorgnette à la main. Oubliant tramways et automobiles, je revois le Québec du *vieux régime,* le Québec de Montcalm et aussi, hélas! de Bigot. Trois personnages fixent mon attention: le chevalier Le Gardeur de Repentigny, sa sœur Amélie, le bourgeois Philibert, tous trois bientôt rapprochés par une scène sanglante: Près de la place du marché,

Philibert expire, percé par l'épée de Le Gardeur, victime lui-même d'un instant de colère aveugle. Puis, comme dénouement, l'exil volontaire du chevalier, et les adieux au monde de la pieuse Amélie, dont la lampe continue de brûler en expiation de la faute de son frère, cependant que le *Chien d'Or* de la rue Buade évoque toujours le souvenir de l'infortuné "Bourgeois"...

Sur le bateau qui me ramène, j'entends une bonne dame chuchoter à sa compagne: "Regarde donc ce monsieur, comme il a l'air distrait?..."



Déception d'enfant

POUR piquer au plus court, suivez-moi à la "petite école" numéro trois, là-bas, où cinquante bambins et fillettes attendent, recueillis, la visite de monsieur l'Inspecteur. Et, s'il vous plaît, secouez bien la poussière de vos semelles avant d'entrer, car le parquet fleure le savon — chose rare — et la maîtresse a l'œil guerrier...

Un bruit de pas sur le gravier: c'est lui! En homme qui en a vu bien d'autres, il se dirige tout droit vers le bureau de Mademoiselle, sans trop s'inquiéter de nous. Mais qui reprochera cette indifférence à un tel personnage? Et puis, ce qui nous intéresse autant, au moins, que le grand monsieur sanglé dans son habit noir,... vous vous en doutez? c'est la lourde valise qu'en geignant il hisse sur le bureau même. A cette hauteur, avec ses flancs rebondis, quelle attraction magique elle exerce sur nos yeux brillants de convoitise, sur nos imaginations exaltées par l'attente!

On procède à la va-vite. Petiots, blondines et gamins défilent au pas de course. Les gros lots

se tirent au sort parmi les étoiles de chaque division. En vingt minutes, la valise est dégonflée, le travail récompensé, et monsieur l'Inspecteur satisfait. Mais reste le Grand Concours: une composition littéraire de quelques lignes; sujet: *Notre jardin,* et chacun d'ouvrir les écluses à sa rhétorique.

Ernest et moi, nous voyons avec un vif plaisir M. l'Inspecteur s'attarder à nos poulets, qu'il sépare de la masse... Enfin, d'un ton solennel, avec un visage recueilli, il rend la décision suprême: "Ernest, Marius, je vous attends chez moi ce soir pour vous remettre à chacun une belle récompense. Votre travail est très bien!"

Qui dira la vague de bonheur dont mon âme fut inondée en cette heure inoubliable? Des visions prestigieuses voltigeaient devant mes yeux éblouis par cette "belle récompense". Ce ne pouvait être un prix quelconque, puisque Monsieur nous invitait à faire trois milles pour l'aller recevoir... Un mirage enchanteur surgissait, se précisait au regard de mon imagination d'enfant surexcitée.

Je vous affirme que mon souper fut sommaire. La dernière bouchée à peine engloutie, je filais sur le chemin du roi, toutes voiles dehors, le cap

pointé vers l'Inconnu glorieux. Ernest m'attendait devant sa maison, et bientôt, hors d'haleine, nous sonnions à la porte de la maîtresse de pension, avec l'air triomphant d'un Colomb jetant l'ancre devant l'Ile de ses rêves.

Madame nous toisa, surprise, et s'informa de l'objet de notre visite, ce qui me parut très incorrect. Comment? Etait-elle donc la seule à ignorer que nous avions décroché le Grand Prix? Chose inconcevable: il fallut s'expliquer au long. Elle entr'ouvrit une porte; un bruit d'assiettes nous avertit que M. l'Inspecteur était à table et nous pûmes constater que notre présence ne l'empêchait pas de continuer consciencieusement sa besogne. Un vague sentiment de honte nous saisit à la pensée que l'importance de notre petite personne s'effaçait devant celle d'une omelette au lard... Si bien que lorsque Monsieur déboucha enfin en zone neutre, le désenchantement nous frôlait: hélas! nous n'étions pas au plus creux!...

Son œil noir nous interrogea un instant, puis, d'un ton détaché, il lança tout bonnement: "Qu'est-ce qu'il y a, mes petits enfants?"

Juste ciel! il ne nous reconnaissait pas. C'était le comble, et du coup tout notre enthousiasme du départ retombait en poussière. Ramassant mon

courage à deux mains, je hasardai timidement que nous étions venus chercher nos prix... "Ah! oui, c'est vrai. Je vous avais oubliés..." Et distraitement, il allait pêcher au hasard, dans un amas de livres, deux maigres volumes, à peine dorés sur tranche, qu'il nous allongeait du bout des doigts...

* * *

Je me retrouvai sur la grand'route, la tête vide, le cœur gonflé d'un tumulte de sanglots. Le soleil était parti, mais l'obscurité naissante dans la plaine et sur les flots n'offrait qu'une faible image du voile ténébreux qui enserrait mon âme. Mon compagnon, morne, confus, ne soufflait mot, et je n'osais l'interroger... Qu'il fut long, désolé, ce retour! Recru de fatigue, je me sauvai dans ma chambre, éludant toute question importune.

Oh! monsieur l'Inspecteur, avez-vous jamais soupçonné quelles larmes de dépit mouillèrent cette nuit-là l'oreiller d'un gamin déçu, révolté? — Je vous pardonne, maintenant, à vingt ans de distance; car, après tout, vous nous vouliez du bien. Pourtant, je ne puis jeter les yeux sur votre fatal petit livre, que j'ai conservé jusqu'à ce jour, sans éprouver cette impression désagréable que détermine la vue d'un instrument qui nous a fait souffrir...

Double mérite

AU temps jadis, sur la rive nord.

La lutte a été chaude. D'un bout du comté à l'autre, le cri des élections a retenti jusque dans les plus paisibles demeures. Des semaines durant, les engins électoraux de toute marque et de tout calibre ont craché la mitraille sous diverses formes. Enfin, l'heure du triomphe a sonné. Entouré de son état-major, — vieux routiers qui savent plus d'un tour — le vainqueur file vers sa paroisse natale, savourant, dans le bercement de la voiture et l'apaisement d'un soir de juin, les délices d'une victoire chèrement achetée.

Là-bas, sur la place publique, autour de l'estrade aux festons multicolores, une joyeuse rumeur monte de la foule. L'animation circule par les rangs, les cœurs battent à l'unisson, dans l'attente du héros. Ce sera grande fête ; et chacun contemple avec orgueil l'arc de triomphe surmonté d'une gigantesque couronne de fleurs, symbole de la victoire, avec l'inscription :

Il l'a bien méritée !

Ce sera grande fête, pourvu que le ciel y consente. Car, depuis quelques instants, des nuages s'amoncellent. Un grondement lointain jette l'inquiétude dans cette foule semée de toilettes claires. Bientôt, les éclairs zèbrent un ciel tout noir. Poussées par un vent de tempête, de larges gouttes de pluie s'écrasent sur le sol, cependant que drapeaux et banderoles battent une charge endiablée. L'ouragan s'élance, furieux: et monsieur le député n'arrive pas encore...

Courage, intrépides électeurs! Vous qui, depuis un mois, tenez tête à tout un camp d'adversaires, allez-vous lâcher pied devant un orage, le soir du triomphe? Soyez braves jusqu'au bout. D'ailleurs, le voici, votre héros.

Le HOURRAH! des grands jours s'unit à la pétarade villageoise et aux éclats de la foudre pour saluer son apparition. Dans l'air saturé d'électricité, c'est un mélange formidable de sons incohérents, image pittoresque et fidèle de la campagne qui s'achève.

Le voici, le héros. Mais que s'est-il donc passé? A la vue de l'arc de triomphe, son visage souriant s'est rembruni. Distrait, ahuri, il oublie de saluer, il paraît sourd aux acclamations dont vous couvrez, vibrants électeurs, la voix des tonnerres: qu'a-t-il donc aperçu?

Hélas ! il vient d'apercevoir ce qu'avec stupeur vous contemplez maintenant vous-mêmes : à la place de la couronne arrachée, balayée au loin, la corde, une corde lamentable qui danse au vent, et au-dessous, l'inscription fatidique :

Il l'a bien méritée !



Retour

Et sous mes pieds, la mer, jusqu'au couchant pourpré,
Verdoie à l'infini comme un immense pré.

J.-M. de HEREDIA.

JE l'ai revue, après cinq ans d'absence, la grande mer, et de loin je lui ai tendu les bras. L'aube se levait, une aube rose et fraîche, comme une lèvre qui sourit. Bien avant de l'apercevoir, parmi les gorges de la Matapédia, un parfum subtil et pénétrant m'avait révélé sa présence prochaine. Dans mes membres endoloris par la fatigue du voyage, un frisson de bonheur se répandit soudain. Des idées de renouveau, de joie, d'espérance effleuraient les secrètes touches de mon âme... Car là-bas, je la contemplais, l'amie de mon enfance, éternellement jeune, éblouissante sous un soleil dont les feux la paraient d'un vêtement diamanté. Ce fut une heure gaie et intime, avec un dessous de grande émotion, un de ces suaves répits de l'existence qui vous aident ensuite à franchir l'aridité des déserts.

Maintes fois, depuis, je l'ai revue. J'éprouve pour elle une tendresse virgilienne. Nous conversons longuement, car j'entends sa voix et jusqu'au battement sourd de ses artères. Souple, ondoyante, elle fait bruire à mes oreilles son immortelle chanson. Et dans mon âme lassée, des cendres remuent, et des étincelles en jaillissent qui éclairent subitement les mélancoliques recoins de ma mémoire. Elle me dit: "Te voilà revenu!..." Et je ne sais que répondre. Que dire, quand on aurait trop à dire? On se comprend mieux en se taisant ensemble...

Je l'ai revue dans la grâce adolescente du matin, à l'heure où file, légère, vers le large, la barque du pêcheur. Caressante comme un jeune enfant, elle effleurait la grève, et sa courte respiration s'exhalait en un soupir. Col allongé, l'œil rapace, de lourds goëlands planaient, explorant à distance la vase des eaux. Et moi, à petits pas, je me suis avancé: elle m'a enveloppé d'un glouglou musical, cependant que son sel bienfaisant faisait courir en tout mon être des effluves de vitalité nouvelle.

Je l'ai revue à la vesprée, à l'heure exquise où tremble, comme une goutte d'or, la première étoile. Le bruit cadencé de nos rames se mariait à la rumeur lointaine du village apaisé. Des fils d'argent traînaient dans notre mince sillage.

Là-haut, une faucille d'or errait par l'infini. Debout à l'avant du bateau, je me penchai vers elle, et à l'instant j'eus quinze ans... Comme des ombres fugitives, mille visions d'enfance défilèrent dans mes souvenirs.

Ah ! que l'on voit clair et loin dans les paysages du passé, par un beau soir de juillet, sur une mer limpide ! — O vaste et noble Baie des Chaleurs, combien profondément je t'aime...



Souhait

POUR ceux qui l'ont déjà rencontré quelque part, et pour les autres, reconstituons, avec ses couleurs primitives, un tableau à deux personnages: Sylvestre, le vieux bibliophile, et son chat Hamilcar.

Hamilcar, prince somnolent de la cité des livres, gardien nocturne qui défend contre de vils rongeurs les manuscrits et les imprimés que le vieux savant acquit au prix d'un modique pécule et d'un zèle infatigable: Hamilcar, chat héroïque et douillet, dort en attendant l'heure où les souris danseront, au clair de la lune, devant les solennels in-folio.

Il dort, le bienheureux, à la tête des chenêts, sur un coussin de plume, couché en rond, le nez entre ses pattes. Un souffle égal soulève sa fourrure épaisse et légère. A l'approche du maître, il coule doucement ses prunelles d'agate entre ses paupières mi-closes qu'il referme presque aussitôt, en songeant: "Ce n'est rien, c'est mon ami."

Chaussé de pantoufles, enveloppé dans sa robe de chambre, le maître approche du foyer, où

flambe un feu clair, son fauteuil et sa table volante. Avec précaution et déférence, il prend la place qu'Hamilcar daigne lui laisser, tout en adressant à ce dernier un petit discours entremêlé d'affectueux reproches.

Le commencement de ce discours plaît à Hamilcar, qui l'accompagne d'un bruit de gorge pareil au chant d'une bouilloire. Mais la voix du vieux Sylvestre s'élevant, notre félin l'avertit, en abaissant les oreilles et en plissant la peau zébrée de son front, qu'il est malséant de déclamer ainsi. Et il songe, ce chat:

"— Cet homme aux bouquins parle pour ne rien dire, tandis que notre gouvernante ne prononce jamais que des paroles pleines de sens, pleines de choses, contenant soit l'annonce d'un repas, soit la promesse d'une fessée. On sait ce qu'elle dit. Mais ce vieillard assemble des sons qui ne signifient rien."

Si je ne me trompe, cet amusant tableau, de création française, fut naguère brossé en plein parlement, — à Ottawa? à Paris? je l'ignore — par un jeune député malicieux, aux frais d'un ministre un peu lourd qui, fort de son titre et de son influence, méprisait volontiers la forme littéraire et les grâces du langage pour ne s'attacher qu'à la substance: ponts, chaussées, égouts,

canaux et autres sujets de discours pleins de sens, pleins de choses.

Qu'on me pardonne de le rafraîchir, ce tableau, pour le bénéfice des bourgeois bien rentés, à digestion facile, qui ne voient dans les genres littéraires d'agrément qu'un amusement futile, digne tout au plus d'occuper les loisirs d'un rhétoricien.

Ils oublient, ces braves gens, qu'à tout âge l'esprit comme le corps se développe, se fortifie en se récréant, que le souci de l'élégance ne tue pas la pensée, mais l'embellit, l'élève, lui donne des ailes. Le véritable beau littéraire, même à ses degrés infimes, est un pain fortifiant qui soutient l'âme dans sa marche ascendante vers le vrai, le bien.

La frêle anémone, jouet du vent, qui mêle sa fleur à l'humus de nos plaines, mérite, ce semble, un regard de sympathie : ne contribue-t-elle pas, pour sa part, au sacrifice qui prépare les moissons prochaines ?

Souhaitons pour notre pays moins de chats Hamilcar, dodus et ronronnants, plus de penseurs, de fervents lettrés. Souhaitons pour la jeunesse qui grandit, au lieu du précoce désenchantement qui mène à la vie molle, l'ambition généreuse qui pousse vers les sommets.

A la cale sèche

GRACE à Dieu, — et aux Américains — ils sont déjà loin les jours sombres de la guerre, des passeports et des cartes d'identification. Telle entrée naguère interdite, un brave Canadien de fonctionnaire vous l'ouvre aujourd'hui d'un geste bienveillant, avec un sourire narquois si la demande est formulée en anglais. Autres temps.

Mais que vaut une permission, si l'on n'en peut profiter? Voilà ce que médite douloureusement mon compagnon, considérant à distance respectueuse l'immense bassin de radoub taillé en pleine côte de Lauzon. Lui, voyageur incorrigible, dont les longues jambes ont arpenté d'un pas ferme les ponts les plus bondissants, il frémit à la pensée de risquer sa peau dans ces escaliers de ciment, raides, frôlant le vide, où le moindre faux mouvement précipite à la mort. Ma bravoure — je descends à reculons — l'entraîne irrésistiblement. Sans nous arrêter aux ricanements des noirs qui s'amusent de nos frayeurs, nous faisons machine en arrière jusqu'au fond de la cale.

Ici, à cinquante pieds du sol, à côté d'un géant marin qui s'allonge, immobile et silencieux, sur ses chevalets, c'est la sécurité parfaite. Tout au plus faut-il se garer des jets d'eau qui témoignent de la vitalité persistante du colosse. Nous admirons l'harmonie de ses lignes, la solidité de sa structure, massive comme le génie allemand qui l'inspira ; car le *Manoa* fut enlevé en pleine guerre à l'ennemi. Nous nous glissons sous sa coque, littéralement écrasés par cette masse d'acier, pourtant si légère sur les flots. Enfin, nous atteignons la poupe, magnifique dans sa courbe vers le ciel.

Hélas ! voici la blessure ; voici pourquoi ce géant apparemment invulnérable subit de longues semaines d'hôpital : l'hélice, détachée de la carène, gît, impuissante, sur ses ailes froissées... Du repos, des soins intelligents auront raison du mal. Mais les heures s'écoulent lentes, et l'aimable officier qui nous accompagne fixe mélancoliquement l'horizon, cherchant, de son bel œil bleu, l'immensité des mers à sillonner. Je le comprends, je lui pardonne, je le jalouse presque...

Après l'ascension prudente des redoutables escaliers, une pensée me poursuit : tant d'hommes ressemblent à ce navire désemparé ! Ballottés par les flots, emportés çà et là au gré de leurs caprices, ils se croient désormais incapables de diriger

sensément leur course. Que ne vont-ils au remède? Que ne se réfugient-ils momentanément dans un asile de silence et de prière, pour y retremper leur volonté? Eux aussi en sortiraient restaurés, prêts à s'élancer sur des mers nouvelles... Rien de tel que de passer, chaque année, quelques jours en cale sèche!



L'oublié

LES vacances déclinent. Déjà, les brises du grand fleuve portent sur leurs ailes les premiers frissons d'automne. Les avocats de l'"heure avancée" ont beau multiplier leurs ingénieux calculs, ménageant aux soirées moins tièdes les caresses prolongées du soleil, l'été est gravement atteint, l'été, il agonisera bientôt. Restaurés, rajeunis au contact de la vieille nature, les touristes abandonnent leur coin favori de vacances — riante plage ou lac poissonneux — pour regagner le foyer, l'orgueilleuse cité toute fière de ce retour en masse. Du petit employé qui épuise ses huit jours, jusqu'au nabab promenant son fastueux ennui, chacun retourne à la vie active et recherche son nid.

Qui d'entre ces privilégiés accorde une pensée reconnaissante à l'ami de tous les jours, au journaliste fidèle demeuré là-bas, en pleine ville, rivé à son poste de sentinelle? Grâce à lui, pourtant, grâce à son dévouement quotidien, le repos du soir, sur la plage bienfaisante mais étrangère, s'agrémente des nouvelles de chez nous... Avouez-le, touristes ingénus: l'une de vos bon-

nes heures de vacances, n'est-ce pas celle du journal neuf? Mais lorsque vos yeux se sont lassés à fureter les colonnes, avez-vous songé au sacrifice qui vous mérite cette joie constamment renouvelée? Pour vous, un homme déjà harassé supporte l'embrasement de la ville, la contrainte du bureau, l'isolement peut-être...

Et puis, ce n'est pas pour vous seuls que le journaliste trime. Combien de gens moins fortunés le saluent comme un bienfaiteur inconnu! L'ouvrier des villes qui, rompu de fatigue, s'installe sur le seuil étroit de son logis d'emprunt en disant à l'un de ses marmots: "Va me chercher le journal", ne réalise pas sans doute la somme d'efforts que représente cette jouissance momentanée: le journal lui tombe dans les mains par la force de l'habitude. Mais son cœur sensible reconnaît d'instinct un ami ponctuel, dont la conversation variée lui fait oublier un instant la fatigue et les soucis du jour. Sans cette goutte d'eau, quel soulagement pourrait-il attendre du pavé brûlant?

Héros parfois oublié, jamais méconnu, ô journaliste consciencieux, continue ta noble tâche! Malgré l'indifférence apparente, verse sans compter lumière aux esprits, force et chaleur aux cœurs généreux! Tu es de la lignée des braves! Et si

notre merci se fait rare, ton œuvre n'en est pas moins efficace; les ondes de ton influence bienfaisante s'élargissent sans cesse; nos arrière-neveux béniront un jour ta mémoire!



Sur un tableau

AIMEZ-VOUS le modernisme? De nos jours, on en met un peu partout. Néo-aristocrates et néo-démocrates se prêtent la main quand il s'agit de porter le *néo*. Voici qu'entraînés par le courant, mais avec plus d'audace que de goût, certains peintres américains s'avisent de moderniser nos vieux tableaux.

Qui ne connaît le tableau de l'embarquement de Grand-Pré?

Grand-Pré n'existe plus; nul n'en a souvenance;
Mais il vit dans l'histoire, il vit dans la romance...

Et il vit aussi dans cette gravure qui orne maints foyers acadiens. Regardez: l'océan brumeux, où se bercent les vaisseaux anglais; des chaloupes encombrées de malheureux captifs; là-haut, se devine un soleil honteux d'éclairer de telles horreurs; au premier plan, sur la grève, un groupe de personnages: le vieux Benoît, pâle, anéanti; le bon père Félix, son crucifix à la main, cherchant le mot consolateur; comme figure centrale, la douce vierge de Grand-Pré, qui pleure son Gabriel et s'efforce en vain de ranimer son père agonisant.

Evangéline: elle nous apparaît ici telle que l'a chantée Longfellow, avec son œil noir, sa brune chevelure, son corsage de laine, sa jupe de droguet bleu. Telle aussi nous la retrouvons, dans un autre tableau, assise sur les ruines de sa demeure, non loin de la croix tumulaire, un manteau jeté sur ses épaules, écoutant dans son âme ce que lui murmure la voix du passé.

Tout cela, c'est beau, mais c'est vieux. Pour les néo-artistes yankees, ce qui ne date pas de demain est déjà périmé. Aussi, l'un d'eux a-t-il voulu rajeunir l'histoire en créant, de son pinceau fantaisiste, une Evangéline à la mode. Inutile d'insister: il suffit de signaler la pose théâtrale de l'héroïne XXe siècle. O mânes de Longfellow! combien douloureusement vous avez dû tressaillir...

Voisins, entendons-nous. Nous ne voulons pas, certes, gêner l'épanouissement de votre art. Si la fantaisie vous y pousse, affublez Washington d'un monocle à la Chamberlain, soulagez Lincoln de son collier de barbe rustique: à la bonne heure! Ceux-là vous appartiennent. Mais, *pour l'amour,* comme disait ma grand'mère acadienne, laissez-nous notre Evangéline au regard doux et triste, héroïquement drapée dans son deuil.

Le vieux curé [1]

IL est parti doucement, discrètement, comme il a vécu. "Il a gagné le ciel", diront, pour rappeler son nom, ses anciennes ouailles. Comme le brin d'herbe fauché qu'enlève le souffle du soir, son âme s'est élevée sans effort vers la grande patrie, car elle n'avait point pris racine sur la terre. Là-haut, il a retrouvé, groupées comme en une nouvelle paroisse, la multitude des âmes qui lui doivent le paradis. Toutes ces figures du passé renouvellent sa jeunesse ; il se reconnaît chez lui. Le voilà désormais curé inamovible, vénéré, acclamé dans une fête éternelle.

Son image se confond avec mes plus lointains souvenirs. Dans l'église qui nous réunissait, bambins et fillettes, pour le catéchisme du dimanche, je revois, en surplis à large dentelle, un prêtre déjà sur l'âge, de faible stature, à mine rondelette, au teint rose encadré de neige. La jeu-

(1) M. l'abbé Jacob Gagné, né en 1845 à l'Ile-aux-Coudres, fait prêtre à Rimouski en 1870, curé de Maria de 1875 à 1902, mort à Rimouski le 2 décembre 1920, deux mois après avoir célébré, au milieu de ses anciens paroissiens de Maria, ses noces d'or sacerdotales.

nesse perpétuelle de son âme se communiquait à son visage. Avant qu'il eût ouvert la bouche, sa prière au pied de l'autel, le long regard paternel dont il enveloppait son jeune auditoire, nous avaient préparés à la demi-heure d'attention. Une cérémonie traditionnelle servait de prélude à la leçon du vieux maître. Tous debout, avec un religieux respect, nous écoutions notre catéchiste chanter, de son timbre à la fois riche et doux, un cantique à la Vierge. Il y mettait toute l'onction de sa voix et toute la ferveur de son âme. Cette naïve prière d'un vieux prêtre, en face du Tabernacle, pour son petit troupeau favori, quelle charmante leçon d'Evangile! Sans en comprendre la beauté mystique, nous en éprouvions le charme; une douce émotion nous gagnait, et je me rappelle des larmes furtivement essuyées par certains "anciens" qui se mêlaient à nous. Eux, qui avaient vécu et qui avaient été jeunes autrefois, ils découvraient davantage...

Il est parti, le vieux curé, le cœur tout vibrant du souvenir de ses noces d'or sacerdotales; il est parti, malgré nos vœux de longévité. Combien radieux, pourtant, et riche de promesses le soleil qui, par ce clair matin de fête, se jouait au miroir de la mer somnolente! Quel magnifique élan de reconnaissance dans cette fête paroissiale qui rapprochait, dans une commune pensée, pré-

lats et paysans! Deux mois d'automne neigeux n'ont pas effacé de ma mémoire ce touchant spectacle de notre vieux curé agenouillé aux pieds de son évêque (2) — autrefois son enfant de chœur — recevant une solennelle bénédiction pour la dernière étape de sa vie montante. Hélas! nos soleils terrestres se voilent subitement, nos plus brillantes fêtes n'ont pas de lendemain. Le cher vieillard touchait à la cîme d'où l'on découvre les horizons sans nuage, éclairés d'un soleil qui ne doit pas avoir de déclin.

Il est parti, mais il survit dans ses œuvres. Tout un coin du pays, dont il fut l'apôtre et le bienfaiteur, révère sa mémoire et prie pour lui. Pour ma part, je suis plutôt tenté de l'invoquer comme un saint du bon Dieu. Lui qui a passé sa vie à aimer, à bénir, à pardonner, que pouvait-il craindre au tribunal suprême?

Repose en paix, noble vieillard, sous les degrés de l'autel que tant de fois tu gravis! Je ne te reverrai plus ici-bas: fais en sorte que la paroisse soit complète, là-haut, que pas un des tiens ne manque à l'appel final. Et supplie la Providence de susciter de dignes continuateurs de ton œuvre, de perpétuer chez nous le type du vieux curé canadien, clairvoyant et actif, humble et doux.

(2) S. G. Mgr Léonard, évêque de Rimouski.

Celui-ci, ceux-là

CELUI - CI, c'est un gros monsieur bedonnant, essoufflé, que le tramway cueille discrètement, comme une pomme fameuse : il en a le coloris, sinon les appâts.

Avec majesté, il installe son bienséant sur la banquette — rangez-vous un peu ! — aspire bruyamment, promène en vainqueur son petit œil allumé, salue d'un geste bref une connaissance qui s'approche, et le voilà parti en guerre.

"Ah ! mon vieux, le Canada !... Un pays à crever de misère ! Six mois de neige, des tramways où l'on attrape l'envie de se pendre, le rhume qui vous guette par toutes les portes ouvertes... Pas même la consolation d'offrir une petite traite à ses amis. Tiens, mon vieux, le Canada !..."

J'écoute jusqu'au bout — il le faut bien— la véhémente algarade du gros monsieur bedonnant, aux breloques dansantes. Son havane s'effrite sous ses doigts, à mesure que le flot d'indignation jaillit de ses lèvres.

J'écoute, et je songe à ceux-là...

Je songe à nos courageux pionniers, que l'hiver retient loin des villages, perdus dans l'immensité des plaines ou dans le creux des montagnes.

Je songe à tant de vaillantes mères canadiennes qui, sans murmure, s'isolent des semaines, des mois entiers, protégeant contre le froid, la maladie, l'essaim qui se groupe autour du foyer.

Je remonte le cours des années : je songe à nos ancêtres partis de France aux jours ensoleillés du printemps, affrontant pour la première fois les rigueurs de l'hiver canadien, aggravées pour eux de tant d'autres incommodités. Leur ténacité a eu raison d'une nature fruste, mais généreuse. Quoi qu'en dise mon loquace vis-à-vis, nous récoltons à pleines mains, sans beaucoup d'efforts, les fruits de leurs sacrifices, de leurs travaux, de leur inébranlable confiance en Dieu...

Pendant que je m'absorbe dans ces réflexions, le gros monsieur file, tout fier de son algarade. Je ne l'ai pas revu : il doit être parti pour la Floride, ou pour l'hôtel du coin.

Plus haut

(D'après Longfellow.)

A la nuit tombante, dans un village alpin, lentement passe un jeune homme. Vers les glaciers et les neiges, il monte, arborant une bannière à l'étrange devise: *Excelsior!*

Son front est pâle. Mais son œil brille autant qu'une épée toute neuve; et comme la voix du cor retentissent les accents de cette langue inconnue: *Excelsior!*

Il voit, en passant, d'heureux foyers où flambe un feu clair. Là-haut, étincellent aussi les glaciers solitaires. De ses lèvres un gémissement s'échappe: *Excelsior!*

"Ne monte pas!" lui dit un vieillard. "La tempête gronde sur nos têtes. Ce torrent qui mugit est large et profond!" Vibrante, la voix de l'adolescent claironne: *Excelsior!*

"Gare à la branche de pin desséchée! Gare à la foudroyante avalanche!" A ce dernier bonsoir du paysan, là-haut, bien haut, une voix répond: *Excelsior!*

A la pointe du jour, à l'heure où les moines du Saint-Bernard psalmodient leur traditionnelle prière, une voix lança dans l'air effrayé: *Excelsior!*

Enseveli dans la neige, à côté d'un chien fidèle, on découvrit un jeune homme, serrant encore, dans sa main glacée, cette bannière à l'étrange devise: *Excelsior* !

Il gisait là, inanimé, mais si beau! dans le brouillard gris et froid. Et voici que, des profondeurs du ciel serein, un mot tomba comme une étoile: *Excelsior!*



Graphologie

LA graphologie est à l'ordre du jour. Pas une revue qui prétende l'ignorer, pas un journal qui, de temps à autre, ne lui fasse l'honneur d'une citation ou d'une allusion. Oserai-je à mon tour la mentionner, moi, profane, qui de loin admire les analyses et portraits d'un Jean Deshayes ou d'un Claude Ceyla?

A défaut de profond savoir, la foi me donne cette audace. La foi, née un jour de la curiosité qui me poussa à lire les travaux graphologiques si prenants de Crépieux-Jamin. Car la graphologie — comme tant de belles choses — vit le jour sous l'azur français. Elle en a gardé le charme discret, un délicat parfum d'atticisme. Et comme les nouvelles vont vite quand elles ont des ailes de papier, la science nouvelle, sur l'aile légère de la langue française, eut bientôt fait le tour du monde, se créant chez nous des amitiés profondes. Notre tempérament latin trouvait, dans cette forme particulière de la psychologie, un aliment merveilleux à ses curiosités intellectuelles.

J'ai échappé le mot science. La graphologie est-elle vraiment une science? La question ne se pose pas pour les gens exclusivement pratiques, dont l'âme, cadenassée dans une voûte de sûreté, ne peut rendre que le son métallique. Mais, grâce au Ciel, nombreux sont encore ceux qui, échappant aussi souvent qu'ils le peuvent à la vie prosaïque et mercenaire, savent élargir leur horizon au-delà des succès de carrière. C'est pour eux, les fervents de l'âme humaine, qu'à travers l'histoire de la graphologie nous chercherons la confirmation de notre réponse.

Et d'abord, la voici résumée, cette réponse, selon la pensée du maître précité. La graphologie, ou étude de l'homme d'après son écriture, repose sur les données psychologiques les plus sûres. Elle a ses lois, sa méthode expérimentale, sa classification, sa technique. On ne peut plus, sans injustice, lui refuser le titre de science.

"L'homme", dit Eymieu, "est le point de rencontre entre la matière et l'esprit. Matière, il doit être fatal; esprit, il doit être libre. Déterminisme et liberté, voilà les deux pôles du microcosme que nous sommes." Avec quelle autorité l'âme gouverne-t-elle le corps? Jusqu'à quel point le corps influence-t-il l'âme? Voilà posé le problème de l'activité humaine, problème que la graphologie se permet d'aborder.

L'homme — nous ne le savons que trop — est formé de contrastes. Avare pour soi, il sera prodigue pour ceux qu'il aime. D'humeur facile avec le monde, il deviendra tyran dans sa maison. Son humeur même varie d'une heure à l'autre. Comme la girouette de Ninon, il pourrait prendre pour devise: "Ce n'est pas moi qui tourne, c'est le vent."

Il y a pourtant, sous ces dehors transitoires, dans cette mobilité perpétuelle, des notes individuantes que les accidents de la vie ne peuvent abolir. Chaque âme rend le son qui lui est propre. Et tous ces sons diffèrent. Si, de nos jours, le son métallique est le plus répandu, n'empêche qu'il existe des nuances dans les vibrations. Le graphologue, penché sur une page d'écriture, loupe en main, saisit ces nuances, les rapproche des traits saillants, puis compare, coordonne, assemble, pour former dans son jugement un accord parfait.

Voici, en abrégé, le but de ses recherches: Supériorité ou infériorité; nature et moyens de l'intelligence; caractère moral; volonté, sens esthétique; âge; sexe; quelques indications pathologiques.

Mais alors, dira un sceptique, comment se fait il que cette science étonnante, si utile même à

l'homme d'affaires, ne soit pas née plus tôt? Un rapide coup d'œil sur les siècles passés — depuis le déluge — résoudra l'objection.

Dans l'antiquité et le moyen-âge, on écrivait peu. Les rois, les empereurs ne savaient pas tous écrire. On avait recours à des hommes de métier, à des écrivains publics qui, moyennant finances, exprimaient par une écriture spéciale, officielle, la pensée des autres.

Suétone, dans une note sur l'empereur Auguste, nous permet cependant de croire que, dès les débuts de l'ère chrétienne, on s'habituait à reconnaître le lion à l'ongle. "J'ai remarqué", écrit-il, "que ce prince ne sépare pas les mots, et qu'il ne transporte pas à l'autre ligne les lettres qu'il a de trop à la fin des vers, mais qu'il les place de suite au-dessous et les entoure d'un trait." Un moderne en conclurait, sans doute, qu'Auguste était un déductif, homme de jugement solide et de grande liaison d'idées.

Sous Louis XIV, on écrit beaucoup: l'écriture officielle décline. Mais déjà, en 1622, l'Italien Baldo, dans un livre révélateur, avait formulé des principes graphologiques, se faisant fort de "distinguer, dans la diversité des écritures, celles des cerveaux et des cœurs." Leibnitz se range aussi parmi les précurseurs, lorsqu'il affirme que

"l'écriture exprime presque toujours, d'une façon ou d'une autre, le tempérament naturel." Le témoignage de Lavater va plus loin: "Il y a des écritures nationales tout comme il y a des physionomies nationales. Je remarque la plupart du temps une analogie admirable entre le langage, la démarche et l'écriture." Goethe lui-même ne dédaigne pas de s'arrêter à la science naissante: "Que l'écriture ait des rapports avec le caractère et l'intelligence humaine, et qu'elle puisse donner au moins un pressentiment de la manière de sentir ou d'opérer, il n'existe pas l'ombre d'un doute à ce sujet."

Ce n'est pourtant qu'en 1871 que des travaux plus sérieux soulignent l'importance de ce nouveau département de la science. Mais à partir de cette date, en France d'abord, la graphologie jouit d'une vogue immense. Les manuscrits des hommes publics, des lettrés, deviennent le sujet d'études et de comparaisons piquantes. Les queues flamboyantes et dramatiques d'un Victor Hugo, ses liaisons bizarres, ces cédilles romantiques lancées dans l'espace en manière de paraphes de la plus tournoyante hardiesse, contrastent étrangement avec la grâce sentimentale d'un Lamartine. La franchise, la volonté d'attaque de Louis Veuillot s'accorde mal avec la main tremblante, inquiète, de Louis XVIII.

Certaines professions ont un genre spécial de graphisme. L'employé, le commis, alignent des phrases sans effort d'imagination. L'inventeur actif est impatient, il projette des étincelles sur le papier. Quant au poète, il ne manque guère d'aller pointer ses i... dans les nuages!

Graphologues, nous le sommes tous un peu avant la lettre, avant de connaître même l'existence de la science. Nous faisons de la graphologie naturellement, comme M. Jourdain faisait de la prose. C'est l'instinct essentiellement humain qui nous pousse à la recherche de l'âme d'autrui et de la nôtre, sous tous les signes qui la manifestent: maintien, démarche, parole, écriture. Mais ici comme en toute chose, gardons-nous des apparences: ne jugeons qu'à bon escient.

En somme, la graphologie, avec ses bases, ses lois, sa méthode raisonnée, mérite les égards que lui témoigne une élite. Science, elle a à lutter contre le charlatanisme; elle n'est pas responsable de l'usage abusif qu'on peut en faire. L'esprit éclairé saura rejeter le faux or. Et puis, songez donc! Pour toute personne chargée d'autorité, pour le bailleur de fonds aussi bien que pour les futurs époux, quelle puissance ou quelle précieuse lumière...

Dante

Au R. P. G. Lamarche, c. s. v.

DANS la cité dolente où croule l'espérance,
Où l'éternel soupir de l'implacable nuit
Se mêle aux hurlements du monstre et
[du maudit,
Vers la race damnée, il marche sans défense.

Virgile, à ses côtés, soutient sa confiance:
"Cette épaisse forêt, qu'un ouragan meurtrit,
"Ce sont tous les viveurs, ennemis de l'esprit. . .
"Approche sans trembler, ô proscrit de Florence!"

Son œil épouvanté reconnaît des bourreaux:
Des Vignes, Caïphe, Anne. . . Oh! les tristes héros
Que roule sans répit la rugissante flamme. . .

Mais pendant que son pied chancelle sur le Styx,
Un rayon de bonheur illumine son âme:
Au seuil de l'empyrée apparaît Béatrix.

(1321 - 1921)

Le "Train de la Baie"

RUSTIQUE et bonne bête, il possède l'amitié de ceux mêmes que ses lenteurs déconcertent, que ses absences prolongées jettent dans l'inquiétude ou le désarroi. On se fâche, on dit de gros mots : il vous désarme d'une mignardise à sa façon, en attendant l'occasion d'une nouvelle escapade.

Chez lui, rien de brillant. Des manières ? Point. De l'esprit ? Encore moins. Sa naissance peut-être ? Hélas ! qui ne connaît le fameux "scandale du chemin de la Baie des Chaleurs" ? Il n'en fallait pas davantage pour immortaliser son nom. Un psychologue chercherait peut-être là la raison profonde de son inertie. Quand on devient, si jeune, l'objet de l'attention générale, que reste-t-il à ambitionner aux âmes médiocres ?

Mais voilà que moi-même, j'en viens aux gros mots. Calmons-nous, au souvenir des bons moments que m'a procurés ce vieux flâneur de train gaspésien. Lui, si prosaïquement lourd, délabré, sale, il m'apparaît poétisé par cette fée qui, à certaines heures, promène sa baguette sur l'é-

cran de la mémoire... Comme la fumée des toits se subtilise, se nuance de rose aux rayons du soleil, les faits et méfaits de notre original s'enveloppent à distance d'une teinte séduisante. Ses victimes finissent par rire et lui pardonner ses tours pendables, ses plus lamentables équipées.

Des victimes, il en compte dans toutes les classes sociales. Magistrats, politiciens, lettrés lui ont tour à tour payé tribut. Ces derniers, plus sensibles, moins habitués aux bousculades, se sont parfois cruellement vengés. L'un d'eux insinuait naguère avec malice "qu'il abuse un peu du sens social à secourir les frets en détresse". Un autre ironiste, après avoir émis l'opinion que "le moment du départ finit toujours par arriver", ne nous montre-t-il pas les branchages matapédiens "caressant son dos avec une aimable familiarité"? Enfin, il y a quelques mois, la verve d'une nouvelle victime s'exerçait à raconter ses prouesses dignes d'un *Scenic Railway*.

Lui, le gaillard, il laisse dire et écrire, en vrai philosophe; et il va son petit bonhomme de chemin, sans s'émouvoir, comptant surtout sur le soleil pour lui ouvrir la route, au lendemain des tempêtes. On m'affirme que, cet hiver, il devient intraitable, se moque des voyageurs, se paye à tout propos des orgies de trois jours, plongé jus-

qu'au cou dans les bancs de neige. La vieillesse aurait-elle aigri son caractère? Je soumets le cas aux spécialistes, leur recommandant, comme expérience décisive, un voyage pressé en Gaspésie, par chemin de fer, au cours d'une tempête de *nordêt*.



Nostalgie

A grands flots, l'automne m'a versé sa caressante lumière. Par les longs après-midi d'octobre, j'ai scruté à loisir ces horizons nouveaux, où bleuissent, vers le sud, les lointains sommets des Adirondacks. De tous côtés se profilent, courbés mais robustes, de vénérables ormes groupés en oasis. Bois, prés et champs, tout, jusqu'au coquet village où je fais halte, repose dans un calme infini, une sérénité baignée de soleil. De longs fils de la vierge, détachés des buissons, se déroulent dans leur chute molle et sinueuse. Quelques grillons attardés causent des beaux jours qui s'achèvent... Je regarde, j'écoute, mais mon cœur est sans émoi.

Puis, le gel, la froidure. Sous ma fenêtre, des légions de feuilles mortes dansent follement leur dernière farandole. Pauvres petites, frissonnantes de givre, qui implorent un peu de sympathie!... Distrait, rêveur, je les salue du regard, sans plus m'intéresser à leur destinée. Ne les ayant pas vues naître, que m'importe leur mélancolique agonie?

Un vol rapide d'oiseaux sauvages tache le ciel gris. De sourdes détonations m'arrivent du bois voisin : on y massacre joyeusement d'innocentes victimes... Mais, je le confesse avec honte : mon âme avare se ferme à la pitié. Pourquoi pleurerais-je des amis d'un jour ?

Belle et fertile campagne, loin de moi l'indifférence ! — Mais enfin, dis-moi, que te manque-t-il donc ? Mon œil repose sur tes chaumes nus, mon cœur souhaite s'attacher à toi ; et pourtant, l'avouerai-je ?... mon œil et mon cœur cherchent plus loin, par delà tes plaines sans eau, la mer, l'éternelle enjôleuse. Un regret m'envahit... Je n'entends plus la voix du large !



Et puis, après?...

QUI ne l'a éprouvé? — Aux approches du Jour de l'An, dans la fièvre des étrennes promises ou attendues, les heures se colorent, avec le rose comme teinte dominante. Enfin! il va finir, cet interminable dernier mois d'une année longue comme une insomnie. Du nouveau s'annonce: 1922 nous sourit à faible distance. Nous nous hâtons vers lui de toute l'impatience de nos cœurs. D'ailleurs, ce n'est pas une vaine chimère: le voilà bientôt venu. A qui l'honneur de lire cette page balafrée de coups de plume, où j'inscris une date solennelle: 1er janvier?

Et cela passe. Les fêtes s'éloignent. Après l'excès des joies, l'heure de l'expiation a sonné. Plusieurs, pour avoir voulu se montrer aimables une seule petite fois dans l'année, dégringolent du faîte de l'enthousiasme le plus lyrique aux abîmes d'un marasme déconcertant. La harpe de David est brisée, et Saül se livre à ses fureurs... D'autres, plus pratiques ou meilleurs philosophes, se doutaient bien, les finauds, que

les choses en viendraient là ; aux heures de délire, ils ont su se maintenir dans les bornes d'une discrète neutralité : pas de démarches compromettantes, aucune promesse, aucun souhait imprudent. Aussi, voyez-les : ils triomphent secrètement, ce qui est pour les autres le plus agaçant des succès. De leur œil malin, ils semblent vous insinuer : "Et puis, après ? ... Je savais bien, va, qu'après le rose la girouette se tournerait fatalement à indiquer le bleu !"

Est-ce illusion ? Je crois remarquer, au lendemain des fêtes, un surcroît de nervosité chez quelques-uns, de langueur, de passivité maladive, chez d'autres.

A quel mauvais génie attribuer cette transformation ? Faut-il en accuser la température, qui, non contente de congeler les idées au cerveau, pénètre jusqu'au cœur pour y tarir la source des sentiments généreux, des chaudes effusions ? Peut-être. Mais il m'est avis qu'en cela encore nous n'avons guère à chercher de coupable hors de nous-même. Trop souvent nous oublions que ce monde où, péniblement, l'homme déploie ses ailes reste, malgré les ans nouveaux, le vieux monde de la chute... Les yeux tournés du côté de l'avenir, nous lui demandons l'impossible. Ces jours que de saines traditions ont consacrés com-

me époque de renouveau, nous les dissipons en gestes de parade, en démonstrations trop exaltées pour n'être pas une simple crise, laquelle, une fois passée, laisse l'âme comme plongée dans le vide.

Nos pères y voyaient plus clair. Leur foi, leur rude bon sens les guidaient en leur enseignant ce secret qui se perd : l'économie du bonheur ! Ils sentaient — sans le comprendre peut-être — que l'intensité ne supplée pas à la continuité, que les éclairs ne font pas oublier les éclipses. Comme les Mages d'autrefois, ils fixaient inlassablement l'étoile, sans s'inquiéter de la longueur du chemin ou du silence effrayant du désert. Suivant la vieille coutume des repas publics du moyen-âge, où l'on laissait une place vide pour le pauvre, dans leurs songes d'avenir ils laissaient une place vide pour le malheur : jamais ils n'étaient pris par surprise.

Plus que nous, nos pères étaient des sages...



Atavisme

"LE sang des races", affirme Barrès, "est identique à travers les âges." Nous le constatons chaque jour davantage. Constantin de Grèce appartient visiblement à la lignée des inventeurs du cheval de bois. *Mutatis mutandis,* — comme disent nos édiles — un Hocken hissé au pouvoir absolu ferait bientôt son petit Lawrence. Que fut Guillaume, sinon la pâle réplique du grand Othon? Le vainqueur de 1918, Foch lui-même, ne trouve-t-il pas en Turenne un frère par le génie?

Un exemple de chez nous, particulièrement propre à émouvoir l'auteur de *Colette Baudoche,* vient, à l'heure actuelle, confirmer sa thèse.

On se rappelle, en effet, quels accents pathétiques inspira à Barrès le spectacle lointain de régiments iroquois à l'affût dans les tranchées des Flandres, plumes au vent, tomahawk à la ceinture, casse-tête à la main, prêts à fondre comme des vautours sur la proie allemande. Ce jour-là, nous dûmes convenir que les Iroquois n'avaient rien perdu de leur astuce, qu'ils avaient su nous filer à la barbe, vers l'Europe, sans que

personne en eût connaissance, emportant avec eux le secret de leur mobilisation et de leur embarquement. On reconnut à ce trait les fils de l'immortel Atotarho, les rusés rejetons des guerriers qui surprirent la bourgade de Lachine. La voix du sang les poussait secrètement au carnage.

La guerre, cause ou excuse de tant de bouleversements, n'a pas changé ces enfants des bois. Revenus de Paris, ils continuent, paraît-il, de porter le collier de *wampum*. Le calumet aux lèvres, avec la gravité d'une junte espagnole, ils devisent des intérêts de la nation et prennent parfois des décisions aussi énergiques qu'imprévues. Connaît-on la dernière, celle qui montre jusqu'à quel point ces nouveaux apôtres de la civilisation ont conservé l'esprit des vieux chefs de clans?

Tout dernièrement, dit une dépêche, les Iroquois des Six Nations habitant la réserve de Brant, dans l'Ontario occidental, ont pris la résolution de quitter le Canada. Ils ont prié le président Harding de leur assurer un asile dans les réserves indiennes de l'Etat de New-York. Un grand conseil des Six Nations formulera à ce sujet un plan d'action, à Onondaga. Les Iroquois veulent quitter le Canada parce qu'ils ont reçu l'ordre de se faire citoyens de ce pays avant trente jours.

Qui ne discernera, dans ce cri de liberté, dans cette levée en masse contre l'assimilateur, la voix nostalgique des ancêtres regrettant les forêts primitives, rappelant les petits-fils au berceau de la race? L'atavisme aidant, la finesse indienne a éventé la mèche de Meighen. L'ombre d'Atotarho triomphe des menées insidieuses de nos gouvernants aux visages pâles.

Allez, Onneyuts, Agniers, Goyogouins, Onnontagués, Tsonnontouans! Rentrez d'un pas joyeux dans vos domaines. Si le cœur vous en dit, plongez, tête baissée, dans la marmite américaine, qui dissout les races molles. Puissiez-vous résister longtemps à ses vapeurs nocives, assez longtemps pour mériter à nos voisins la réputation, les mentions honorables que nous a values, en certains milieux, votre présence sur la réserve de Brant, dans l'Ontario occidental...

Ces mentions honorables, où les Iroquois de New-York symboliseront tout le peuple américain, seront un baume à notre amour-propre blessé par votre décision, la récompense de la généreuse nation qui vous accueille, après deux siècles d'absence, vous, ses alliés qu'elle lançait naguère, torche à la main, contre nos paisibles villages.

Dernière flamme

UN deuil plane sur le blanc château. Morne, désolé, il dresse toujours, sur la falaise de Bonaventure, ses élégantes tourelles; la bise de février assaille encore ses portes closes, ses fenêtres muettes; mais nulle flamme ne monte, hélas! de son foyer désert.

Un deuil plane sur le blanc château. Lui, naguère si pimpant sous sa toilette fraîche, lui qui, si longtemps, a reçu l'hommage de l'orgueilleux océan expirant à ses pieds, le voilà glacé, solitaire, tel un roi vaincu parmi les débris de son trône. Adieu, bruits familiers et charmants, ondes de gaieté, jours lumineux des vacances lointaines... La mer elle-même a pris le deuil et roule sourdement, sous sa carapace, de lugubres sanglots.

* * *

Etait-ce un pressentiment? Je ne suis pas superstitieux, et ce matin-là — dernière matinée

de nos vacances sous le toit hospitalier du château gaspésien — tout, dans la nature, conviait à la joie. Pourtant, je m'en souviens, l'avenir s'était un instant assombri à mes yeux, de vagues appréhensions m'avaient hanté...

Quelle matinée cependant! Une fête de soleil, un brasillement des eaux comme seuls en connaissent les habitués de la côte d'Azur canadienne. Avec cela, un petit air frisquet du large, tout saturé de parfums d'algues et de goémon, qui dilate d'ivresse les poumons citadins et cingle les courageux baigneurs. L'immersion se fait brève, la friction plus énergique, le retour précipité. Et qui donc lance le mot magique: "Un feu de cheminée?"

L'idée fait fortune. Chacun y va de son appoint. Des brindilles s'amènent du rivage, s'entassent autour de la solide bûche d'érable qu'une flamme joyeuse lèche bientôt de tous côtés.

Oh! l'heure exquise! — Réunis en demi-cercle auprès du foyer qui ronronne, sous la timide caresse d'un soleil encore voilé de la brume du matin, nos yeux mi-clos entrevoient des pays merveilleux... Dans la plénitude du repos, nos cœurs reconnaissants bénissent Dieu, Roi magnifique, et les humains qui l'imitent dans sa libéralité.

Peu à peu, les brindilles se consument, le charme se dissipe. La flamme décroît, tombe tout à fait. Une gerbe d'étincelles se détache du foyer pour s'évanouir dans sa chute. Devant cette flamme expirante, mon œil et ma pensée se dirigent vers la pièce voisine, noyée de silence et d'ombre, où, depuis de longs mois, une flamme de vie intelligente et active vacille sous le souffle glacé de la mort sourde à tout appel humain, aux prières des enfants comme aux larmes de l'épouse...

Depuis lors, hélas! elle aussi, l'âme paternelle, s'est détachée dans un suprême tressaillement. Et la pincée de cendres que notre caprice d'un matin de vacances laisse au foyer refroidi, rappelle douloureusement d'autres cendres que protège la croix du cimetière. Qui donc, dans la maison veuve de son chef, ranimera le feu qui tombe? Qui remplacera la bûche à demi consumée?

* * *

Février passe en hurlant à nos fenêtres. Bientôt, le rythme des saisons ramènera les triomphantes apparitions du soleil gaspésien sur une

mer d'opale. Mais, avec nos vingt ans, l'âme du foyer s'est enfuie à jamais. Nulle main n'a ressuscité la flamme d'autrefois. Comme sur nos cœurs, un deuil plane sur le blanc château...



Apparences

"AH! la chère science!" gronda mon ami, en m'emprisonnant la main de sa large dextre, pendant que je soustrayais à sa vengeance ma serviette d'étudiant. "A te bourrer le crâne de tous ces ingrédients-là, tu oublies le monde des vivants: tu ne penses plus aux anciens, tu n'as pas même le temps de leur souhaiter la bonne année. Et c'est très mal. Je t'en veux de te faire ermite à ce point. Sans compter que tu maigris à vue d'œil," ajoutait-il en me fixant plus attentivement de son regard clair et loyal.

La rude apostrophe de mon ami retrouvé dans le tramway — où tant de choses se perdent — m'avait d'abord interloqué; puis, ses dernières paroles, jaillies spontanément d'un cœur affectueux et compatissant, me rassurèrent. Evidemment, il ignorait la grippe implacable qui, huit jours durant, avait fait le vide autour de moi. Le temps de s'expliquer, de remplir le fossé creusé par l'absence, et nous voilà redevenus une paire d'inséparables. Grâce au franc-parler, à la bonhomie de Gabriel, le voile était déchiré, les faus-

ses apparences s'enfuyaient devant la réalité. Notre union, menacée par un silence compromettant, se scellait à nouveau dans une cordiale poignée de main.

Demeuré seul dans la voiture que réchauffait à grand'peine l'haleine des voyageurs entassés (la foule est parfois une grande solitude), et malgré les objurgations du conducteur procédant à l'embouteillage, je réfléchis sur la grande pitié des amitiés humaines, l'illusion des apparences, l'inanité de nos jugements par trop superficiels. Un soupçon traverse notre esprit ; nous nous y arrêtons ; il flatte notre vanité ou sert nos intérêts : c'en est assez pour qu'à nos yeux il se mue en certitude. Et si, courageusement, nous n'arrachons le voile qui enveloppe la vérité, si nous ne faisons acte de loyauté et de franchise en foulant aux pieds le faux point d'honneur qui nous défend de faire la première démarche, le sacrifice d'une amitié précieuse devient souvent la rançon de notre misérable orgueil. De la méfiance à l'hostilité, il n'y a qu'un pas.

Ah ! la grande pitié des amitiés humaines, que trop de soleil flétrit, trop de pluie abat, qu'ébranle le vent du malheur, que glace la froide absence, et qui refleurissent dans les tramways glacés.

Un drame

Depuis quelque temps, les vols de poules se multiplient de façon alarmante.

Les journaux.

MISERE de ce monde, où personne, pas même les poulettes, n'est sûr du lendemain! Elles étaient vingt-six, oui, vingt-six poulettes de race — laquelle? je l'ignore — qui, selon leur louable habitude, s'étaient couchées dès les premières ombres. La tête sous l'aile, la conscience en paix, elles sommeillaient en rêvant, les douces, en rêvant du printemps tout proche, de chaumes à picorer, de frêles poussins à défendre. De loin en loin, au sein de cette grappe vivante, faite de plumes et de pattes, comme un frôlement d'ailes, une plainte, l'étrange murmure des voix de la nuit...

Or, à deux pas, dans les ténèbres, se tramait le plus perfide complot.

Soudain, tout ce petit monde tressaille. Sinistre, une lumière jaillit, qui fouille les secrets du calme juchoir. Minute affreuse dans la vie d'une

poulette! Se sentir saisie, bâillonnée, rudement jetée au fond d'un sac où s'amoncellent les victimes...

Beaux rêves envolés, reviendrez-vous jamais? Où courent ces pieds agiles qui se dérobent dans la nuit? Gentilles poulettes, vous êtes perdues. Plus raffiné que l'autre, le loup humain ne laisse aucune trace.

Elles étaient vingt-six poulettes de race, que mon ami Candide pleure comme une Rachel. Lecteur, les as-tu vues passer?



Message

PUISQUE mes poulettes perdues t'intéressent si fort", fait mon ami Candide en me tendant un pli mystérieux, "examine donc ce papier que je viens de cueillir à la patte d'un de mes pigeons."

Un coup d'œil sur l'étrange manuscrit m'avertit que j'y perdrai mon latin : c'est un pur fouillis d'hiéroglyphes hindous. Peu versé dans les langues orientales, j'ai prié Phidimus, l'expert en sanscrit, de me prêter ses lumières. Voici la traduction libre qu'il me soumet :

VOIX D'UNE EXILÉE.

J'hésite, je tremble de frayeur. Le sang me monte à la crête, mes plumes se hérissent, le crayon vacille dans ma patte défaillante. Cette page peut me coûter la tête. Pourtant, je la griffonne, quitte à la détruire *unguibus et rostro,* si le danger menace.

Comment, après m'être assoupie sur mon perchoir, me suis-je éveillée en sursaut, l'autre nuit,

dans les serres brutales d'un grand bipède sans plumes, c'est ce que je ne comprendrai jamais. Le saisissement me fit perdre connaissance. Je conserve cependant la vague souvenance d'un long voyage cahoteux, enfermée avec mes compagnes dans une mobile prison où chaque soubresaut ramenait la souffrance. Pauvres compagnes! Plus infortunées que moi, elles sont peut-être, à l'heure actuelle, réduites en sauce. Ma petite taille m'a sauvée.

Il faut bien dire — maman me l'a si souvent répété — que je suis sans conteste la plus jolie *Cochinchinoise* de la ville. C'est aussi ce que pense le grand bipède en question. Après m'avoir retournée dans tous les sens, m'avoir soufflé dans les plumes, il s'est écrié: "Celle-ci, elle est trop petite et trop belle! On ne la tuera pas." Voilà pourquoi je vis encore et veux tenter de recouvrer ma liberté.

Un seul moyen se présente. Un vieux pigeon de mes amis, qui venait souvent l'après-midi faire la partie d'osselets avec nous, s'est laissé surprendre, lui aussi, et il a été mis dans le même sac. Mais ses ailes robustes auront vite fait de le transporter à son colombier, le chanceux, dès la première occasion. Il se chargera volontiers de mon message.

Je m'arrête. J'en ai peut-être déjà trop écrit. La fièvre me gagne. Je frissonne. Le bec me claque. Avant de clore, je réitère mon appel aux âmes charitables, s'il s'en trouve encore chez les humains. De grâce, secourez-moi. Rendez-moi ma patrie, mon perchoir, mon nid!

(Signé) COCHINCHINOISE.

P. S. — Prière aux graphologues de ne pas s'arrêter à mon écriture irrégulière: je suis dans un grand énervement.

C.

Petite Cochinchinoise, ton appel est entendu. Voici que mille bonnes âmes s'intéressent à ton sort et souhaitent ta délivrance. Mais encore faut-il savoir où tu te caches? Pour moi, je crains que ton infortune ne soit sans remède. Comme nous, hélas! lourds humains, longtemps tu gémiras de ne pas posséder de plus fortes ailes...

Foi antique

COMME elle me semblait terne, douloureuse, cette Grande Semaine qui approchait! Loin de la ville aux vastes temples où, dès le Jeudi-Saint, s'affirme, par un déploiement grandiose, l'esprit religieux des citadins, que pouvait-elle m'apporter de fortes émotions, dans ce calme village où un seul bruit domine: la voix monotone, souvent rageuse, du vent qui hurle sans répit? Adieu les longues théories d'enfants en dentelles; adieu, cloches joyeuses, puissantes orgues du *Gloria,* dont les harmonies mourantes se prolongent jusque dans le silence qui entoure le souvenir de la mort du Christ! Adieu, somptueux reposoirs que l'on visite sans hâte, le cœur rajeuni aux premières effluves du printemps! Adieu, rapides heures que l'on passe au pied du grand crucifix d'or ou de bronze, cependant que là-haut des voix d'artistes nous plongent dans le ravissement et l'extase... Le doux *Sitio* de Jésus ne planera plus comme une bénédiction sur ma tête, le *Vah!* fatal de la meute juive ne me glacera plus de ter-

reur... Vraiment, pourrai-je me résigner à tant de sacrifices?

Elle est venue, pourtant, la Grande Semaine. A l'appel d'un modeste carillon, l'église paroissiale déborde d'une foule recueillie, suppliante. Une atmosphère de foi vécue, d'ardente piété nous enveloppe; ces fronts courbés, ces lèvres qui s'agitent me prêchent éloquemment le repentir, l'amoureuse confiance. Ils comprennent, ces humbles, que "la prière est la force de l'homme et la faiblesse de Dieu".

Puis, avec l'unisson des chants liturgiques, si beaux dans leur touchante simplicité, tout un essaim de souvenirs s'est levé. J'ai revu une lointaine église semblable à celle-ci; à l'autel, un vieillard à blanche couronne; au chœur, un vieux chantre dont les modulations réveillaient les échos de la voûte dorée...

Je me suis laissé envahir par ces souvenirs d'enfance, vague à vague, et la plage de mon âme en a été bientôt recouverte. Le front dans les mains, j'ai prié comme à dix ans, et, dans l'humble église de campagne, loin des déploiements de la ville, — j'ai pleuré.

Vieil ami

"BENI soit Dieu qui nous donne des amis et des fleurs!"

Oui, Veuillot, vous avez raison. Dans ce siècle de mercantilisme effréné, où l'on se sent perdu dans une foule agenouillée aux pieds du veau d'or, qui n'éprouve parfois un besoin immense de serrer une bonne main et de détendre son âme excédée de tant de renfrognements? Si les vrais amis se font rares, s'il faut "choisir d'aimer les hommes ou de les connaître", qui n'a déjà adopté, parmi les compagnons de l'âge matinal, un élu du cœur, celui que l'on se plaira plus tard à nommer: "Mon vieil ami." — Oh! ces amis de jeunesse, dont la seule vue ressuscite tout un passé...

Mon vieil ami — qui n'est pas vieux — a reçu mes vœux de fête. "Je sais", m'écrit-il, "quelle sincérité les a dictés. Je sais qu'au lieu d'être une étincelle passagère, ils sont la lumière pleine d'un courant d'amitié qui ne s'épuise jamais."

Amitié sereine, amitié sincère, qui confonds dans une même pensée nos âmes éprises d'idéal, merci des bons moments que tu sèmes dans notre vie. Je voudrais te chanter un hymne de louange: ma voix s'arrête dès les premiers accents, comme la voix de l'enfant qui, du fond de son berceau, sourit au rayon de soleil échappé des cieux.

"Une âme dans deux corps." Nul, depuis Aristote, n'a su mieux définir l'amitié véritable, qui réunit dans une même pensée les âmes qu'elle enlace. Impressions, sentiments, joies, peines, nostalgie du passé, projets d'avenir: tout est commun. L'ami voit clair dans le cœur de son ami, s'intéresse à sa vie, l'aide de ses conseils, le soutient, le console aux jours d'épreuve. L'amitié, comme une fée bienfaisante, embellit, colore tous les plaisirs, adoucit bien des maux. Le temps la fortifie, les années ajoutent à ses charmes. Elle défie la mort et attend de l'éternité même une mystérieuse consécration.

Cher vieil ami, dont je relis avec émotion la lettre de fête, toi qui naguère déposas dans mon âme une parcelle de ton âme, mon premier compagnon à cette grande école de la vie, je te dois encore cette heure de pure jouissance, au-dessus du brouhaha de la besogne quotidienne. Merci. A la bonté, saveur de la vertu, ta voix sait allier la grâce, parfum de la bonté.

Les distances nous séparent, et déjà le bruit renaît autour de moi. Courage, cependant : nous marchons vers la Réunion...



Trouvaille

"En lisant les beaux vieux livres", vous est-il déjà arrivé de faire de ces délicieuses trouvailles qui vous transportent en pleine réalité, éclairent d'un jour imprévu les situations les plus embrouillées, les questions les plus délicates? A trente ou cinquante ans de distance, la lumière jaillit, spontanée, rassurante. Vous êtes intérieurement réjoui de reconnaître vos propres sentiments sous la plume d'un maître consacré par la gloire...

Je feuilletais tantôt l'un de ces vieux livres éternellement jeunes, où l'esprit abattu trouve nourriture et repos. Or, voilà qu'au bout d'un paragraphe je m'arrête net, j'éprouve le besoin de relire... Voyons, ai-je rêvé? Non, c'est bien cela. C'est écrit, tel que voici:

"J'enviais autrefois Pierre Loti, qui mourra comme moi, mais qui aura, durant sa vie, habité toute une planète, tandis que je n'aurai été l'habitant que d'une ville, ou tout au plus d'une province. Je suis revenu de ce sentiment déraisonnable. Qu'importe que je n'aie point par-

couru toute la planète Terre, puisqu'en tout cas, je n'en puis sortir, ni parcourir toutes les planètes et les étoiles?... Il y a quelque part un grand verger qui descend vers un ruisseau bordé de saules et de peupliers. C'est, pour moi, le plus beau paysage du monde, car je l'aime et il me connait. Cela me suffit. A quoi bon aller chercher, plus loin, d'autres paysages, puisque ces paysages, même imaginés d'après les livres, c'est-à-dire plus beaux qu'ils ne sont, me font moins de plaisir que celui-là?

"Je confesse qu'au fond, ce que j'oppose là aux belles curiosités sentimentales et intellectuelles, ce n'est qu'un instinct, un instinct très humble et très "peuple". Mais c'est dans ces instincts-là que gisent les grandes énergies humaines..."

L'avouerai-je? A la première lecture de cette page si nette, si simplement éloquente, je m'étais cru transporté en pleine littérature de chez nous. (Avons-nous une littérature?...) Tel nom canadien se plaçait de lui-même au bas du morceau... Erreur! J'avais encore à la main un vieux livre défraîchi, — les livres de critique littéraire vieillissent vite — mais fier de son titre et de son auteur: "LES CONTEMPORAINS. — *Jules Lemaître, de l'Académie française.* 1886."

Et je me disais: Un grand écrivain français,

qui compta parmi les “maîtres de l’heure”, va puiser l’émotion saine et forte au clair ruisseau de son enfance: quel encouragement pour l’essaim français qui, depuis deux siècles, se développe sur la terre canadienne, à butiner les fleurs de son jeune pays, avant que de s’élancer vers des champs inconnus...



Bijou

POUR la masse des indifférents, qui ne juge des choses que par l'écorce ou le poil, c'était un chien, et pas même un joli chien : taille modeste, robe noire nuancée de blanc à la gorge et de jaune clair aux pattes, museau allongé, comme tous les chiens d'arrêt, tête forte, poitrine bombée, et, en guise de queue, un moignon d'une sensibilité extrême, à en juger par sa facilité de vibration. Bijou ! il ne l'était sûrement pas de prime abord. Mais, pour les privilégiés qui, comme moi, jouissaient de son intimité, sa vive intelligence et son noble cœur faisaient vite oublier la banalité de la forme. Bijou ! chien bien-aimé, sinon bien-nommé.

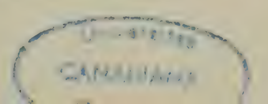
Qui n'a jamais pénétré l'"âme" d'un chien a encore beaucoup à apprendre. Mais l'âme de mon cher Bijou n'était guère subtile à analyser. Elle transparaissait tout entière dans ses deux yeux, perles aux feux intermittents, comme flotte sur la moire immobile d'un lac l'image adoucie d'un ciel bleu de juillet. Et si, parfois, un brin de malice ingénue venait s'y mêler, c'était avec tant

de naturel et de finesse — j'allais dire de tact — que l'on n'éprouvait qu'un sentiment d'indulgente tendresse pour cette jeunesse exubérante, qu'enivrait l'aube de la vie. Oh ! la jeunesse ! c'est un si beau défaut...

Bijou, comme un peu toutes les joies de l'existence, nous arriva à l'improviste et gratuitement. Pour s'en débarrasser, un *habitant* des alentours nous en fit cadeau, un beau matin de marché, après l'avoir apporté au village sur sa charge de légumes. Le nouveau pensionnaire n'avait que huit mois. Mais son œil brillant, et un certificat de conduite excellente lui valurent d'être admis sans examen ni formalités ennuyeuses à notre pension, où de semblables privilèges sont plus qu'extraordinaires. Lui, d'ailleurs, n'en tira aucune vanité. Il eut le bon goût de rester dans le cercle que lui traçait sa nature de chien. Sur les invitations multipliées et pressantes de quelques amis, il s'habitua cependant à monter nous voir dans une salle commune, où la récréation, à son arrivée, prenait des allures plutôt fringantes... Pour Bijou, c'était la volupté suprême, d'autant plus qu'il ne s'aventurait pas sans danger dans ces lieux enchantés. Si, par malheur, le pas lourd, bien connu, du chef de la maison résonnait au loin, une métamorphose lamentable s'opérait : Bijou laissait choir en même temps sa

tête et sa queue, et se glissait en tapinois vers la porte, manœuvrant pour éviter au passage la formidable semonce que lui méritait — sa conscience le lui disait bien — son infraction au règlement de la maison. Innocent, il payait pour nous, les coupables. Afin d'échapper à la nostalgie d'un paradis défendu, il se réfugiait sur la pelouse, d'où il ne pouvait pourtant s'empêcher de lancer des regards d'Eve chassée de l'Eden aux fruits savoureux...

Le talent, a-t-on dit, est une créature vivante que l'immobilité supplicie. Or, Bijou possédait un talent véritable, que plus d'un lui enviera sans doute : comprendre, et se faire comprendre. Aussi, chez lui, quelle fièvre d'action ! Sachant bien que ce qu'on dit ne vaut jamais ce qu'on pense, il était sobre de paroles. Mais chaque tressaillement de ses muscles, chaque clignement de ses beaux yeux, tout, jusqu'au son étouffé et plaintif de sa voix, révélait une activité intense, une brûlante soif de mouvement. Pour lui, la nature entière s'égayait d'un sourire innombrable. En terre ferme, son jeu favori était de saisir au vol une balle, une pierre ou une boule de neige lancée à grande distance. Il excellait à ce manège. Si la Providence l'eût fait naître par-delà la ligne quarante-cinquième, nos enthousiastes voisins en auraient vite fait un héros digne



de l'histoire. Son extraction canadienne lui réservait un rôle plus effacé, non moins méritoire.

Sa patience était remarquable. Des heures durant, il s'appliquait à entamer, à briser la pierre qu'on lui avait lancée, la limant de ses pauvres chicots. La lui enlever, c'était donner le signal d'un redoublement d'efforts, dès que la pierre touchait terre. Sur ce point, je l'avoue, il ressemblait assez peu à nos écoliers canadiens, si vite à bout de souffle... En hiver, les glaçons, les mottes de neige, offrant peu de résistance, lui laissaient entrevoir une victoire assurée, moins coûteuse.

A certains moments, Bijou se sentait vraiment une âme d'oiseau. Alors, le front tourné vers le ciel, il rêvait d'escalader les arbres : rêve qui, d'ailleurs, se muait vite en réalité. Une pierre placée à la fourche d'un orme lui servant d'objectif, il s'élançait de vingt pieds pour retomber et reprendre haleine. Cet exercice épuisant ne pouvait guère durer, mais Bijou ne l'interrompait que lorsque, juché enfin à hauteur d'homme, il considérait à ses pieds l'univers, sans oublier le caillou dont la possession lui était maintenant assurée. Quels moments d'ivresse, et comme ils le récompensaient amplement de quelques sueurs versées ou d'une défaillance passagère !

Les enfants ne pouvaient manquer de s'amuser d'un compagnon aussi complaisant, aussi boute-en-train. Leur jeu favori était la *pyramide,* qu'ils formaient en se superposant les uns aux autres, à côté d'un vieux hangar . Dès que la pyramide était parfaite, Bijou, délicatement, l'escaladait en quelques bonds, et le voilà sur le toit. Il s'y prélassait à l'aise, surveillant d'un œil amusé la récréation des écoliers, répondant gracieusement aux saluts qu'on lui prodiguait. Mais, hélas! comme toujours dans la vie, venait le moment fatal de la descente... Et, pour comble d'infortune, la pauvre bête s'apercevait qu'il est parfois — pour les bêtes du moins — plus facile de monter que de descendre. La pyramide vivante avait disparu ; le toit restait élevé, et — ô ingratitude humaine! — des cris agaçants disaient trop haut la joie gamine de tous ces amis d'occasion. Pour mettre un terme à tant d'humiliations et d'angoisses, Bijou plongeait au hasard dans le vide, au risque de se rompre les os, et s'en revenait clopin-clopant à la cuisine qu'il n'aurait jamais dû déserter, en se répétant sans doute obscurément à lui-même : "Cet âge est sans pitié !" — Le lendemain, on recommençait.

Bijou était patriote, vous l'avez déjà pressenti. Jamais je n'oublierai la bataille sanglante, héroïque, qu'il livra, lui, pauvre petit chien de rien,

à un énorme molosse de race supérieure. C'était un chien d'Anglais — exactement — qui, aux yeux de Bijou, avait le tort impardonnable de profiter de sa forte taille et de ses longs crocs blancs pour terroriser tout le voisinage. Semblable despotisme devenait intolérable. Un jour de fête publique, le choc attendu se produisit, avec le résultat que l'on soupçonne : le petit chien se défendit bravement, mais ne put lutter avec avantage et réintégra domicile une large entaille sanglante au flanc... Il souffrait, le brave : son œil attristé le disait éloquemment. Mais quelle fierté dans la souffrance ! Comme la noblesse de la cause défendue mettait de baume à sa blessure ! D'ailleurs, pour avoir été disproportionnée, la lutte n'avait pas été stérile. A partir de ce moment, notre mâtin, humilié d'avoir été défié par un aussi minuscule rival, se fit moins rodomont, et témoigna même du respect pour ce vaillant champion des petites libertés.

J'ignore si Bijou fit jamais voile pour Cythère. Ce que je puis affirmer avec certitude, c'est que l'eau était la moitié de sa vie. Non loin de la maison, un étang assez profond servait de but à ma promenade du soir : mon fidèle ami ne manquait guère de m'y accompagner. Il savait l'heure de la sortie et surveillait mon départ. J'essayais parfois de tromper sa vigilance : peine inutile !

Deux minutes s'étaient à peine écoulées qu'un véritable bolide effleurait la route, soulevant un long nuage de poussière ; l'espiègle m'arrivait à toute vapeur dans les jambes, avec l'air de dire : "Tu as beau essayer, j'ai meilleur flair que toi !"

Nous causions cœur à cœur tout le long de la route. J'appréciais l'impression de franchise, de loyauté absolue que dégageaient ses yeux, sa voix, tous ses mouvements. Chez lui, ni feinte ni calcul : tout était spontané, sincère. Il me reposait des hommes. A un arpent de l'étang, Bijou prenait les devants et galopait ventre au sol jusqu'au bord. Il affectionnait d'y surprendre les candides grenouilles qui, tout effarouchées, piquaient une tête dans l'eau vaseuse. Et lui-même avait bien hâte de suivre leur exemple. . .

Pour cela, il me fallait d'abord lancer un morceau de bois ou une pierre. Voyez-le, trépignant d'anxiété, frémissant d'émotion contenue, pendant que je ramasse un débris de vieille souche. Si j'hésite, il bondit vers l'étang, m'invite, me presse de mettre un terme à son attente. Cependant, malgré son impatience, on sent bien qu'il conserve l'idée fixe et le sang-froid du goëland qui pêche en pleine tempête.

Le bois jaillit comme une flèche ; mais il l'a vu partir et, d'un coup d'œil, juge à quel endroit

de l'étang se diriger pour le saisir avant qu'il ne touche l'eau. Le bon bain!... On revient frissonnant peut-être, mais le sang circule plus vite, et l'onde attire irrésistiblement: il faut y retourner! C'est une pierre que je viens de lancer à ma force. Bijou s'engouffre à corps perdu, les yeux rivés sur l'endroit où de légères ondulations se dessinent. Habile scaphandrier, il plonge sans crainte. Le remous à la surface témoigne de son fiévreux labeur. Soudain, il apparaît, victorieux, la pierre à la gueule, rapportant en outre quelque branchage ou une tige de nénuphar dont je lui caresse le museau en témoignage flatteur. Et lui, joyeux comme le matelot qui rentre au port, fait une toilette minutieuse avant de me rejoindre à domicile.

Hélas! nous vivons dans un monde où les meilleurs amis ont parfois les plus tristes destinées. Comme tant d'autres, Bijou devait trop tôt expérimenter la fugacité des pauvres petites joies de cette terre. Et c'est sa grande passion, c'est l'eau qui l'a perdu, la traîtresse, l'ensevelissant à jamais dans ses flots doucereux. Oh! la douloureuse catastrophe!

C'était une blême et froide journée de décembre. De lourds nuages rampaient à l'horizon. Un fort vent d'est soufflait sans trêve la tristesse

et l'ennui. Je m'étais enfermé dans ma chambre, qui au moins me procurait un peu de chaleur réconfortante.

Soudain, autour de la maison, des exclamations retentissent. Je me précipite, et — mes oreilles en bourdonnent encore, dix ans après — un cri me saisit, me paralyse: "Bijou est noyé!"

J'eus peine à réaliser la terrible vérité. Car c'était bien vrai: à ce moment-là, Bijou roulait, pauvre chose inerte et sans nom, entraîné sous les glaçons de la rivière... Noyé, mon ami de tous les instants, disparu à jamais, et si lamentablement!

Alors qu'une couche de glace trop mince recouvrait la rivière, une main imprudente avait lancé un caillou, et ce brave cœur de Bijou, fidèle à ses habitudes d'intrépidité, s'était d'instinct élancé... Malheureusement, au beau milieu de la rivière, la glace s'était rompue sous son poids, et — ma main tremble en l'écrivant — le meurtrier involontaire dut se résigner à voir lentement disparaître, dans une agonie prolongée, avec des hurlements à fendre l'âme et des visions d'horreur plein ses prunelles dilatées, celui qu'en mon âme et conscience je me plais encore à nommer: "Bijou, la perle des chiens!"

Un cadeau

"TIENS! cette peinture toute fraîche... — Serait-ce un cadeau du Nouvel An?" — "Oui, l'ami, un cadeau. Et fort gentil, n'est-ce pas? A peine grand comme la main. On le porte sur soi, quand viennent, hélas! les déménagements... L'artiste a d'ailleurs prévu pareille éventualité. Pas de vitre à briser: tout juste un petit cadre encerclant de sa dorure quelques coups de pinceau délicatement appliqués..."

Mon ami a-t-il apprécié à sa valeur ce tableautin appendu au mur, en face de mon bureau de travail? — Que m'importe! Il l'a sans doute jugé en critique d'art, au lieu que moi, j'entrevois par delà le paysage la main qui en nuança les contours... Je retrouve le coin familier où se dresse en permanence un chevalet, où s'agencent des pinceaux, des couleurs. Tout en suivant de loin les capricieux ébats de la longue baguette sur la toile, j'écoute fredonner des airs connus... Enfin, c'est tout un passé qui surgit, chaque fois que mon œil rencontre le petit cadre doré. L'ami a

regardé ce que je regarde, il n'a pas vu ce que je vois.

A le mieux contempler, il m'attache davantage. Au fond se détache en sombre un dôme de solennels sapins. Les beaux sapins verts de notre pays! autant que Chauveau je les aime, et, me souvenant de ses *Joies naïves* je répète:

"... Jamais on ne les voit
"Comme ces arbres fous, qui lors des neiges blanches
"Se dépouillent..."

Comprenez-vous, vieux ormes désolés qui peuplez la campagne où mon œil s'égare? Vous avez beau vous raidir sous la rafale, tendre vers le ciel vos longs bras suppliants,

Oui, je m'en tiens
A mes sapins
Peints.

Mais voici mieux encore. Ce qu'une égoïste plaine impitoyablement refuse, quelques pouces carrés de toile venus de la ville me l'apportent tout vivant: une rivière! Elle serpente, capricieuse, se heurte aux cailloux, sème à profusion des bouillons blancs comme du lait, puis se perd au bout du ravin. D'où vient-elle? Quel pays mystérieux s'étend par delà la ligne bleue où s'effilo-

chent de lourds nuages? Me le diras-tu, généreux ami, dont la main créa pour moi cette symbolique nature?...

"C'est," répond-il, "le ruisseau de la vie, dont les sources se perdent dans la plaine du souvenir."



Le Mont d'Or

A mon ami N. M.

NULLE carte ne l'indique, aucun géographe ne l'a jamais signalé. J'ignore si les alpinistes le fréquentent, maintenant que la neige a duveté ses flancs et nivelé les tombes qu'il ombrage. Mais que de pauses délicieuses là-haut, par les soirs attiédis de la mi-août, loin de la foule, face au couchant, un fleuve à nos pieds! Lévis tout proche, le vieux Québec découpant ses ombres chinoises sur l'horizon flamboyant, et partout, dans le ciel, dans la nature, dans nos âmes, le recueillement et la paix. . . Ami, t'en souvient-il?

Pourquoi ces souvenirs me reviennent-ils, en ce soir de janvier si différent des veillées en plein air, là-bas, sur la cime lévisienne? Cinq heures, et déjà Montréal, enveloppé par la fumée comme d'un manteau de deuil, s'abîme dans la nuit froide. Au bout de la plaine toute blanche, quelques rayons pâles marquent la chute du soleil. Les feux du soir s'alignent, se propagent, éclairant d'un faux jour des têtes fuyantes de citadins affairés. De ma fenêtre, le mont Royal

ne présente qu'une masse sombre, inerte, vouée à l'abandon, refuge des morts que, chaque jour, on y conduit en foule.

Pourquoi mon esprit lassé cherche-t-il, dans des souvenirs apaisants, la détente, le repos, le calme qui prélude aux énergies nouvelles? C'est peut-être qu'au fond de tout souvenir gît une espérance, et l'espérance est le plus doux des rayons qui colorent les horizons de ce monde. L'immense horloge de Dieu, qui ne s'émeut guère des choses humaines, promène, de mois en mois, son balancier invisible et silencieux. Bientôt, sans doute, chargeant sur son dos sa hotte de misères, l'hiver s'éloignera, traînant après lui ses nuages en haillons. La voix du printemps montera du sol engourdi, et cette voix bénira le Tout-Puissant, qui mesure à la nature comme aux âmes les épreuves et les joies.

Tôt ou tard, ami, nous retournerons escalader le mont d'Or. Loin de la foule, tournés vers le couchant, nous contemplerons à nouveau, dans un silence recueilli, le merveilleux spectacle que tu connais si bien. Avec les charmes toujours neufs du présent, nous y trouverons par surcroît le mystérieux attrait du passé qui revit...

Xénophile

L'AVEZ-VOUS déjà rencontré, en chair et en os, Xénophile, le personnage qui, les yeux fermés aux choses de son pays, rêve de conciliation, de constitution, de république universelle? Il existe, dirait Descartes, car, à un certain degré, il pense, et parfois, hélas! il parle...

Il parle, avec un dédain superbe, de ce qu'il appelle l'"esprit de clocher", entendons: le respect des traditions, l'amour du sol natal, le culte de la petite patrie. Dans son esprit à lui, conciliation s'associe avec adulation, abdication, assimilation. Grave autant que le cap Tourmente, solennel comme les échos du Saguenay, il déplore l'aveuglement des primitifs, des arriérés, fixés au sol et à leurs traditions comme une huître à son rocher.

En revanche, Xénophile exalte la majesté de l'"homme" qui, foulant aux pieds les dieux lares, promène sur le monde son œil d'aiglon émancipé, franchit mers et murailles, coiffe le fez à Stamboul, la chéchia en Algérie, le sombrero à

Séville, le huit reflets à Londres, et rêve d'étreindre toute beauté qui ne soit pas de chez lui.

Malheureusement, nous ressemblons toujours secrètement à la profession exercée par notre père. Impossible de jouer indéfiniment un rôle. A certaines heures, le héros lassé dépouille sa cuirasse. Xénophile, Canadien comme vous et moi, descend alors de l'Olympe, perd son attitude d'ange exterminateur. C'est le bon moment pour risquer quelques réflexions...

Ecoute, Xénophile, ce que pensait naguère de ton cas — pas neuf du tout — le philosophe de l'ordre, Joseph de Maistre:

"Il n'y a point d'hommes dans le monde. J'ai vu, dans ma vie, des Français, des Italiens, des Russes. Je sais même, grâce à Montesquieu, qu'on peut être Persan; mais quant à l'homme, je déclare ne l'avoir rencontré de ma vie. S'il existe, c'est bien à mon insu.

"... Une constitution qui est faite pour toutes les nations n'est faite pour personne; c'est une pure abstraction, une œuvre scolastique, faite pour amuser l'esprit, d'après une hypothèse idéale, et qu'il faut adresser à l'"homme", dans les espaces imaginaires où il habite."

Encore un mot, Xénophile. Rien n'est plus méprisable que d'avoir honte de ses origines.

C'est plus que faiblesse d'esprit, c'est manque de cœur.

Tu veux toute ma pensée? La voici:

J'aime l'enfant qui, désignant une humble femme du peuple, déclare simplement: "C'est ma mère."

J'aime le paysan dont le doigt noueux pointe avec fierté vers le clocher paroissial.

J'aime les têtes grisonnantes qui se redressent au nom de leur *Alma Mater*.

J'aime les voix, vibrantes d'émotion, qui nous racontent les gestes des aïeux ou établissent avec orgueil l'ascendance de notre race.

Parce que, sans fanatisme, ils restent attachés à la petite patrie, ces traditionalistes sont tout prêts à servir la grande...

Pour toi, ô Xénophile, que ne médites-tu cette boutade du fabuliste:

"Volontiers, gens boîteux haïssent le logis..."

J'ignore l'effet de mon plaidoyer: Xénophile, comme plusieurs de ses pareils, possède le visage de ferblanc — *faccia de tola*. Les années auront peut-être raison de sa superbe.

Le vieux Père

"DEVANT la fuite des jours et l'effeuillement de tout, que faire aux approches si solennelles du grand soir?"

Pour trouver réponse à ton cri de détresse, Loti, que n'assistais-tu, ces jours derniers, au trépas d'un vieux Père usé au service des petits et des humbles. Mieux que toute parole humaine, ce calme, cette douce sérénité d'âme, à l'heure émouvante où circule dans les os le frisson de la mort t'aurait pu convaincre que, seule, la religion possède le viatique de l'éternité.

Après une longue route semée de bienfaits, la mort l'attendait, le vieux Père, sous le toit séculaire de l'hôtel-Dieu (a-t-on jamais pénétré le sens profond de ces deux mots réunis?) Elle s'était approchée sans rudesse, avec des détours, et lui, si habile à surprendre ses artifices auprès des malades, ne l'avait pas d'abord reconnue. C'est que nous avons tous, dans la vie, une aile à ajouter à notre bâtiment; tous les grains du sablier nous sont chers. D'instinct, nous redoutons cet océan de mystère qui bat notre rivage, pour lequel nous n'avons ni barque ni voile.

"Vous allez mourir!" Devant cet arrêt fatal, quel humain ne sentit un frémissement de tout son être? Notre vieux Père hésita un instant, lui aussi, comme le voyageur à l'entrée d'un tunnel dont il n'entrevoit pas l'arceau de sortie. Mais ce ne fut qu'un instant. Un regard implorant jeté au crucifix, deux larmes, puis un *Fiat!* résigné, et le calme était revenu. Déjà, en pleine connaissance, il entrait dans la paix immuable: la mort du vrai chrétien s'empreint au loin des rayons de l'éternité.

Un sourire effleura les lèvres du mourant, lorsque l'évêque d'un diocèse du nord, quittant l'hôpital pour ses montagnes neigeuses, après l'avoir béni, lui glissa à l'oreille, comme adieu suprême: "Nous partons ensemble, le vieux Père, mais combien votre voyage sera plus beau que le mien!..."

Nous l'avons couché, souriant, dans sa tombe; le grand soir, si redouté de tant d'autres, s'était illuminé pour lui des clartés de l'aube; la mort lui a ouvert les portes de la Vie.



Contrastes

JE connais une vieille maison de forte carrure, figée dans le passé comme une horloge sans mouvement. Autour d'elle, mais à distance respectueuse, jusque sur les flancs déboisés du mont Royal, se sont groupées de coquettes résidences bourgeoises. La bonne vieille les domine de sa lourde masse, opposant à leurs fanfreluches sa robe de solide étoffe du pays.

C'est une aïeule vénérée. Si elle offre visage de pierre à l'étranger qui la lorgne, quel affectueux accueil ne réserve-t-elle pas à ses petits-fils, aux générations qui lui doivent le meilleur de leur vie! Pour les siens, elle possède des trésors de paix, d'indulgente tendresse.

"Horrid jail!" ronchonne John Bull, qui déambule à grande allure. "Le nid d'autrefois," pensent tout haut maints cœurs reconnaissants.

Au reste, dédains et louanges la laissent parfaitement indifférente. Castel ou donjon, que lui importe l'épithète dont l'affuble la malice humaine? Avec la sérénité du juste, elle poursuit sans relâche son utile carrière. Au foyer de science

allumé dans son sein s'affine l'esprit des éducateurs de demain. Voilà qui l'empêche de porter envie à ces cages superposées où souvent, derrière le fard, s'abritent la platitude et l'ennui.

Non, jamais elle ne connut la vanité, la chère vieille. Pourtant, dans l'obscurité des soirs, à l'heure où ses prétentieuses voisines nous dérobent leurs traits, voyez-la s'animer peu à peu. L'éclat de ses prunelles illumine la nuit. Son âme ardente transparaît avec ces feux qui président aux laborieuses veilles. Puis, soudain, tout s'efface, rentre dans les ténèbres : l'aïeule s'endort en songeant au passé.

Parfois, le long du jour, une gaieté subite l'envahit. John Bull, interloqué, s'arrête net dans sa marche. Des cris joyeux retentissent, des rires fusent dans l'air outremontain : un essaim d'enfants de vingt ans s'élance vers le jeu de paume. Pardonnons-leur : comme eux, naguère, nous avons péché. Jetant là Virgile ou Aristote, ces graves philosophes goûtent les délices d'une détente au grand soleil, sous l'œil maternel de la vieille maison.

Lorgnons

UNE fable antique veut qu'en punition de sa curiosité excessive, une vestale reçut des dieux un lorgnon qui lui permettait de lire dans le cœur de tous les hommes. La malheureuse, plongée dans une vision d'horreur perpétuelle, en mourut au bout de trois jours.

Loin de moi la pensée de risquer une opinion sur la durée du supplice, s'il était infligé à notre époque: on me taxerait d'impertinence ou de cécité. Je sais fort bien, d'ailleurs, que tant de lorgnons funèbres qui chevauchent les nez des galantins de nos rues, sont totalement inoffensifs. Comme la Suisse de la Grande Guerre, ces verres sont en faveur parce qu'ils sont neutres. Avant d'offrir à l'oculiste ses prunelles un peu ternies, le pâle adonis s'est tout simplement demandé, mais avec moins d'esprit que Coppée: "Qui faut-il imiter pour être original?"

Mais il y a lorgnons et lorgnons. Une seconde catégorie existe de lorgnons invisibles, et partant redoutables. Lorgnons qui, bien loin d'être neutres, deviennent à volonté verre dégradant ou

puissant microscope. Lorgnons qui, sous un cercle de faux or, dissimulent leur perfidie, leur cruauté.

Qui ne connaît de ces œdipes, dont le mot d'ordre est: "Lorgnons!" Nés en lorgnant, ils lorgneront jusqu'à leur dernier soupir inclusivement. Saint Pierre, avant de les interroger sur leurs propres affaires, recevra de leur bouche des révélations très importantes sur le compte de monsieur X., aux allures mystérieuses, ou de madame Z., qui vient de s'acheter trois chapeaux d'un seul coup.

Ils se disent pourtant vos amis, et c'est pour vous prouver leur amitié qu'ils font ainsi l'office de lorgnons. L'œil ouvert mais le cœur fermé, ces œdipes vous répètent tout le mal qu'on dit de vous, vous font connaître de l'opinion publique tout ce qui peut vous désobliger. Et leur jugement est sans appel. Grâce à eux, vous détestez une foule de personnes coupables d'un bon mot, d'un sourire; grâce à leur clairvoyance, vous devenez misanthrope, défiant à l'égard d'autrui, et ce qui est pire, défiant à l'excès de vous-même, pusillanime, déprimé.

Mais leur mission les réclame. Comme le corbeau de l'arche, ils vont aux nouvelles du déluge, pour en rapporter, non le rameau de la paix, mais

des lambeaux de cadavres. Cadavres de réputations, cadavres d'amitiés ou d'espérances. Leurs paroles métalliques tombent sur une réputation comme des pelletées de terre sur un mort. D'ailleurs, soyez sans crainte. Vous serez traité comme tout le monde. Leur lorgnon se fera miscroscope sur vos petits défauts, verre dégradant pour vos bonnes actions.

Que serait-ce donc si, plus clairvoyants, mieux instruits, ces lorgnons officieux vous instruisaient de tout ce qui vous regarde? Ce serait à déserter la société, à chercher quelque antre écarté du monde pour y vivre dans la solitude.

"La société", affirme un grave auteur, "n'est possible que grâce aux déguisements mutuels qu'on nomme des égards et des politesses. Si nous pouvions savoir ce qu'on pense de nous, ce qu'on en dit, quel sens caché ont les paroles flatteuses qu'on nous adresse, nous ne pourrions vivre un quart d'heure au milieu des hommes." — "Je mets en fait", écrit à son tour Pascal, "que si tous les hommes savaient ce qu'ils disent les uns des autres, il n'y aurait pas quatre amis dans le monde."

Une certaine confiance en soi, fût-elle additionnée d'illusions, est pourtant nécessaire. C'est d'elle que naissent ces impulsions secrètes, ces

mouvements généreux, cet enthousiasme qui pousse au bien, qui peut, à l'occasion, soulever jusqu'à l'héroïsme. Plus prudents que la vestale antique, gardons-nous donc de scruter trop avidement les secrets de l'opinion. Papillons inconsidérés, nous nous brûlerions les ailes à la lumière. La curiosité est un feu qui consume ceux qui veulent l'approcher de trop près.

Cicéron, sauveur de sa patrie, fut un jour curieux de s'enquérir de lui-même à quelques lieues de Rome : il eut la mortification d'apprendre qu'on ne le connaissait pas. Combien de nos modernes Cicérons éprouveraient la même déconvenue, s'ils tentaient l'aventure !

Pour notre repos et celui des autres, sachons clore à temps nos oreilles et gouverner notre langue. Soyons réservés dans nos jugements. Que l'ange de la paix nous préserve des lorgnons invisibles. Surtout, n'allons pas désirer le lorgnon fabuleux : si le Ciel, pour nous punir, allait nous exaucer. . .



Choses d'Antan

Mais où sont les neiges d'antan?
VILLON.

SEPTEMBRE a pâli. Glands, noisettes
Attirent sous bois les enfants.
Oh! les ris! les douces causettes!
Mais où sont les primeurs d'antan?

La charrue à pleins bords déverse
Un chaume fécond, tout fumant.
Bien jeune, j'ai conduit la herse:
Mais où sont les chaumes d'antan?

Un bruit matinal: la batteuse
Crache la paille en palpitant.
J'évoque un coin de vie heureuse:
Mais où sont les aubes d'antan?

Décembre survient. Folle neige,
Pourquoi voltiger tant et tant?
De pénibles pensers m'assiègent...
Mais où sont les neiges d'antan?

Noël! Gai Noël! Fête antique,
Chasse mon rêve persistant!
J'aime ton berceau, tes cantiques:
Mais où sont les Noëls d'antan?

Et puis, les souhaits, les étrennes:
Voici venir le Jour de l'An.
De lointains souvenirs m'entraînent:
Mais où sont les fêtes d'antan?

On sonne... un ami qui s'amène:
C'est lui, c'est sa voix, je l'entends.
Il a grand air, figure amène:
Mais où sont les amis d'antan?

Là-haut, les cloches carillonnent:
Musique, harmonie... Et pourtant
Mes désirs vaguent, papillonnent:
Mais où sont les cloches d'antan?

L'hiver passera. L'hirondelle
Nous ramènera le printemps.
Oh! que n'ai-je sa paire d'ailes!...
Mais où vont les choses d'antan?



Autres temps

"LES temps changent, vous savez. Aujourd'hui, avant de laisser le collège, nous faisons en groupe une retraite fermée."

Il était beau, le jeune homme qui me jetait au passage cette crâne profession de foi ; beau comme celui qui mérita jadis le regard et l'amour du Maître. Son front brillait d'intelligence, ses yeux clairs parlaient à l'âme. Lui aussi eût tenté le pinceau de Hoffman.

"Tu as raison, jeune homme," me dis-je en le regardant s'éloigner, la serviette sous le bras. Les temps changent, trop vite peut-être... Y a-t-il vingt ans que la foule fait queue à la porte des cinémas, ou encombre les tramways un magazine à la main?

Mais ce n'est pas là que tu voulais en venir, jeune homme; et je te félicite de porter plus haut tes regards et ta pensée. Tu parles du souffle nouveau qui a touché la jeunesse, des parfums qu'exhalent les frais ombrages d'une villa monastique sise aux bords des eaux.

Cette villa de la paix, toute jeune, elle aussi, a déjà son histoire. Ses murs ont recueilli maintes confidences; dans son atmosphère sereine se sont sans doute apaisées bien des tempêtes. Têtes blanches de vieillards, têtes énergiques de voyageurs, profils de penseurs, d'artistes, tour à tour ont défilé par ses corridors, se sont inclinés sous la bénédiction d'en haut. Et voici que s'ajoutent au cortège les fronts limpides de nos adolescents.

Va à ta retraite, jeune homme. Va sonder l'avenir. Interroge ton âme, interroge la vie. Quoi qu'en disent les blasés, elle est bonne, la vie, pour qui l'aborde avec foi et courage, ne lui demandant que ce qu'elle peut donner de bonheur imparfait. Après trois jours de réflexion et de prière, éclairé de la grâce, fortifié par la parole de sages conseillers, tu en sortiras le cœur joyeux, l'âme trempée pour les luttes honorables.

Pour avoir entrevu les beautés immortelles, tes yeux dédaigneront le clinquant, les mensonges à la mode. Pour avoir goûté la vérité, ton cœur, épris d'idéal, fuira le torrent boueux; sa soif, il l'étanchera aux sources pures qui jamais ne tarissent.

Oui, vraiment, dans le bien comme dans le mal, les temps changent...

Images

QUI n'a souvenance de sa première image? A peine évadé des lisières, gamin haut comme ça, mais déjà tout près d'inquiéter la maman, on avait écouté la promesse sybilline, au matin d'un jour de grand ménage: "Tiens, mon petit: si tu passes la journée bien tranquille, sans te battre avec ta petite sœur, je te donne une belle image."

Une belle image. J'ignore ce que cette promesse révèle aux enfants d'aujourd'hui, à ces stoïques mioches que la vue d'un aéroplane laisse indifférents! Il serait pourtant regrettable que ces deux mots perdissent leur sens consacré chez nous par deux siècles de tradition.

Une belle image: n'était-ce pas la réalisation d'un premier rêve, vaguement caressé sous le ciel bleu du berceau? N'est-ce pas encore le symbole de l'amour maternel qui se penche sur l'enfant pour l'exhorter au bien, lui éviter un chagrin, lui insuffler le culte du beau, de l'idéal?

On dit que la lumière de la lune fait tomber les vagues: la parole, le regard d'une mère tem-

pèrent la pétulance, préviennent les conflits enfantins.

Parfois, devançant la raison, la première image éludait les menottes trop occupées à maintenir un difficile équilibre. Bébé se contentait de la dévorer des yeux, de la suivre jusqu'au sanctuaire préparé tout exprès pour elle. Ainsi se fondait un trésor. Les actes de sagesse se multipliant, d'autres stimulants devaient prendre la même route et proclamer la haute vertu du petit monsieur. Il arrive, hélas! qu'à mesure que le monsieur grandit...

Avons-nous complètement dépouillé notre première naïveté en endossant la redingote? Qui l'oserait affirmer? En plein vingtième siècle, le nombre des grands enfants dépasse encore de beaucoup celui des grands hommes. Et quels sont les grands hommes qui n'ont pas leurs petits côtés, quel Achille ne se sent le talon vulnérable? Parmi les gens pratiques qui se gaussent du sentiment, barricadent leur cœur et affichent une hautaine indépendance, combien qui, en secret, désirent leur petite image!

Elle affecte des formes variées et se nuance à plaisir. Elle brille ou elle sonne. Elle se porte au cou, au doigt, à la poitrine. Toujours, elle fascine, entraîne, devient l'idée fixe, le but im-

médiat de la vie. L'ambitieux qui la poursuit s'y blessera peut-être, comme le poisson à l'amorce. Il regrettera le temps et l'effort gaspillés dans cette course stérile. Qu'importe! L'image tombée de ses mains garde toute sa magie de séduction, grâce au snobisme qui, plus encore que les taxes, enserre, épuise la société moderne.

La vieillesse, à son tour, multiplie les images. C'est peut-être par là qu'elle se rapproche le plus de l'enfance. "Il y a des hochets pour tout âge", affirme par expérience le bon Fontenelle. Fût-on sérieux et barbu comme le Moïse de Michel-Ange, c'est avec émotion que l'on s'attarde à contempler les derniers reflets d'un soleil qui, au moment de changer d'horizon, prodigue des mirages de Terre promise...

Voyez l'aïeul qu'enveloppent déjà les ombres du grand soir. Les yeux mi-clos, pèlerin du passé, il remonte le cours des ans. Images vécues, souvenirs préférés renaissent, défilent et s'évanouissent dans son âme. Parfois, il se recueille, s'arrête longuement. Une scène de grand bonheur ou de souffrance profonde le retient. Son œil humide s'y complaît; un soupir gonfle sa poitrine. Mais ce soupir est exempt de douleur. La souffrance passée prend désormais une teinte d'espoir, par la promesse d'au delà qu'elle

renferme. Le voyageur consolé la salue avec respect, comme une amie trop souvent méconnue.

Puis vient l'instant où s'effacent nos images terrestres. Se dégageant doucement de ses liens, l'âme entrevoit des beautés immortelles. Sous les paupières appesanties du vieillard expirant se glisse la première image de l'éternité.



Vers toi

A M. Albert Lozeau.

COMME aux jours anciens, je suis allé vers toi. Un long mois d'absence nous avait séparés. Au seuil de ta porte, j'ai senti mon cœur battre à grands coups précipités. Mes yeux ont cherché ton regard, miroir de ton âme solitaire. J'y ai lu la souffrance, l'accablement sous les assauts d'un hiver doucereux, trompeur jusqu'au bout. Une larme m'est venue aux yeux, que tu n'as pas aperçue. Etait-ce joie ou douleur? — joie de te revoir, douleur s'associant à ta souffrance? Joie et douleur à la fois, sans doute...

Poète marqué dès l'enfance du sceau de l'épreuve, je confesse l'inanité de nos propos consolateurs. Le remède à tes maux, tu sais où le découvrir. Mieux que nous, les affairés, les passants, tu pénètres la vérité immuable dont s'éclaire ta route. Cette vérité, flamme sans cesse renaissante, elle enveloppe et domine ta vie entière. Les yeux obscurcis par le brouillard du monde, nous nous heurtons à l'immobilité, à l'ap-

parente monotonie de tes jours; nous n'apercevons pas l'astre divin, flamme de foi et d'amour, qui brille pour toi seul, te nimbant d'une discrète auréole. Au sein de cette masse humaine en marche vers l'éternité, ton front s'illumine d'un éclat vif et pur, immortel comme ton œuvre. Déjà, l'histoire a buriné ton nom, ce nom que des amis fidèles t'envient quelquefois...

Poète, oserai-je l'écrire? l'épreuve précoce t'aura été salutaire. Elle te grandit, après t'avoir révélé à toi-même. Stimulant de ta pensée, note profonde de ton chant, elle te vaut, avec l'admiration des amis de l'art, la sympathie et la gratitude d'un peuple qui s'honore de te compter parmi ses enfants. L'un de tes frères l'a dit:

> L'homme est un apprenti; la douleur est son maître,
> Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.

Ce qui manque à d'autres pour mûrir leur talent, tu en as été nourri, rassasié. A l'instar de ton illustre devancier, le "poète des humbles", tu pourras, sur tes vieux jours, entonner un hymne à la Bonne Souffrance.

Mais voici que revient le soleil. Arrière les soucis, les langueurs de l'hiver! Les hirondelles sont en route, en route vers ton toit. Poète lassé,

ranime ton courage. Quelques jours encore, et violettes, muguets et lilas fleuriront ta blanche chambrette, mêlant leurs sourires aux sourires des figures amies qui, des murs, se penchent vers toi...



Au fil de l'eau

LE jour fuit. Seul, sur la rive que lèche un flot bourbeux, je contemple le pâle défilé des glaces.

Lugubre cortège; caravane muette, irrésistiblement entraînée vers l'abîme; loques informes de ce qui fut, aux jours mauvais, protection et parure pour le fleuve-roi; lui-même, hélas! le grand sire, ignore la reconnaissance, et vite, se débarrasse d'une amitié gênante.

Lentement, lourdement, hordes confuses, elles passent, les glaces. De l'onde où elles plongent monte, par intervalles, une immense clameur.

Que pleurez-vous, glaces flétries? Regrettez-vous l'éclat des après-midi d'hiver, le brillant soleil — ami d'hier, bourreau d'aujourd'hui — qui se jouait sur votre visage, vous parant d'une longue traîne diamantée? Regrettez-vous les nuits algides, enveloppées de mystère, sous le regard de mille astres inconnus?

Glaces qui passez, emportant jusque dans l'océan fatal les vestiges de l'homme voyageur comme vous: regrettez-vous la musique des grelots,

les rires francs des gais équipages, les gracieuses évolutions des patineurs?

Vous entraînez dans l'oubli les traces de nos pas, tout ce qui reste de nos joies éphémères; et votre départ nous réjouit. Complices d'un hiver dédaigné, lui aussi, dès qu'il n'a plus rien à nous offrir, vous portez le stigmate de sa déchéance, le fardeau de notre ingratitude. Je comprends votre affaissement, votre fuite, votre désespoir. Vous perdez tout souci de beauté, de noblesse. Que vous importent désormais les heurts, les grincements, les laideurs, les angoisses semées sur votre passage?

Adieu, glaces moribondes, victimes d'un astre aux feux nouveaux. Avec vous défilent nos années d'enfance, baignées de soleil, débordantes de fraîcheur et de sève, sillonnées d'illusions, de joies fugaces: années déjà lointaines, fanées, englouties à jamais, que le fleuve de la vie roule vers l'au-delà.

. . . .

Le jour a fui.. Les ombres descendent en vols pressés sur la plaine liquide. Quelques pointes d'or piquent le grand désert du ciel immobile. Seul, sur la rive que lèche un flot bourbeux, je contemple le pâle défilé des glaces.

Tentation

VRAIMENT, c'est à n'y plus tenir. On a beau avoir fait provision d'énergie, s'être mis carrément à la besogne, vient un moment où la tentation est trop forte. Je la sens qui m'obsède, m'envahit, me déconcerte. Encore un peu, et — comme l'homme du conte de Péguy — je succombe, à moins que le saint du calendrier n'arrive à la rescousse.

Vous le connaissez, le conte de Péguy?

Il y avait une fois un homme qui s'ennuyait, mais qui s'ennuyait! On ne pourra jamais dire combien s'ennuyait cet homme-là. Sa vie était tellement grise, morose, monotone.

Mais cet homme qui s'ennuyait tout le long de la journée savait que pour sortir de son ennui il n'avait qu'à commettre un gros péché. Un gros péché qui le désennuierait une fois pour toutes. Une faute énorme. Une fois pour toutes, cet homme n'avait qu'à écrire une lettre. Rien qu'une lettre. Une lettre de rien du tout. Prendre là une feuille de papier, la mettre sur son bureau, tremper la plume dans l'encre, écrire. Et ça y

était. Ça lui aurait donné de l'occupation pour toute sa vie. Plusieurs fois, il avait dit: "Non, c'est trop bête, je m'ennuie trop", mais il s'était toujours arrêté à temps.

Or, cet homme qui s'ennuyait avait une manie. Une manie quand il écrivait. Il ne pouvait regarder la date sans regarder en même temps le saint du jour. Voilà donc que le mercredi, 25 août, jour où la vie lui apparaissait plus grise, plus terne qu'à l'ordinaire, il prend une feuille de papier, la met sur son bureau, trempe la plume dans l'encre.... et s'arrête.

25 août... Saint Louis! Ça ne va pas tout seul. Saint Louis... Notre homme se mâchonne la moustache. Non, vraiment, jamais il n'aura le courage de commettre un aussi grand péché que le sien, le jour de saint Louis. Ça n'est pas possible. Il ne faut pas même y songer. Pensez donc! Saint Louis et tout ce que ça représente. Blanche de Castille . Saint Louis rendant la justice. Saint Louis et les Croisades. Saint Louis à Carthage...

Vous voyez la finesse. La seule idée, la seule représentation de saint Louis suffit à arrêter instantanément l'homme qui s'ennuie. Et le jour suivant, c'est saint Zéphyrin qui lui saute sous le nez, en coup de vent, puis saint Damien. L'hom-

me qui s'ennuie s'obstine, quitte la ville pour la campagne ; mais les saints s'obstinent aussi, et ni les grands saints docteurs ni les humbles saints paysans ne lui permettront, sa foi aidant, de commettre son gros péché. Car il n'y a pas dans la vie du chrétien un seul endroit de l'espace et une seule minute du temps où il ne soit l'objet, de la part des saints, d'une protection spéciale.

Pourtant, ce matin, malgré le grand saint Boniface, j'ai peur de succomber. La tentation entre à pleine fenêtre dans ma chambre, avec les rayons enjôleurs du soleil de mai. Elle inonde d'un flot lumineux mon bureau de travail encombré de paperasses, de bouquins, de traités de grammaire, où mon esprit fatigué s'épuise dans des distinctions sans fin. Que de clarté au dehors, que d'obscurité au dedans ! Pendant que je me consume dans des subtilités lexicologiques, n'ayant pas même de moustache à mâchonner, j'entends les oiseaux qui, sans aucune grammaire, parlent une langue sublime. Mon cerveau, alourdi d'un fatras de vieux textes, s'emmêle dans des formules hiératiques, se dessèche sur des manuscrits poussiéreux : et là, à deux pas, sous ma fenêtre, le grand livre de la nature, large ouvert, frissonne de jeunesse, de fraîcheur, de vie.

Grand saint Boniface, pardonnez-moi. Ce peut être un gros péché de planter là, sans façon, fiches et bouquins, pour aller, un bon petit quart d'heure, me baigner au soleil, dans l'arome des lilas, sous les pommiers neigeux. Mais, encore une fois, je n'y tiens plus, je veux être de la fête. Les mouches qui ronflent des ailes en cercle sur ma tête, les grives qui me lorgnent d'un air narquois, les mille vibrations de l'azur, tout conspire à m'entraîner...

Arrière, Vaugelas! De cœur gai, sans remords, je m'évade, je détale vers l'escalier, je débouche dans le jardin. Et pendant que la brise, avec des douceurs maternelles, caresse mes tempes enfiévrées, j'entends chanter en mon âme les vers du poète athénien:

O sainte lumière, œil du jour d'or!



Vision lointaine

La mer sera méchante au large,
Les pieds-de-vent l'ont annoncé...

(Alphonse DÉSILETS.)

BERCE au rythme de tes vers, poète, emporté sur l'aile du souvenir, je vole vers ces plages qu'évoque ton chant harmonieux.

Elle m'apparaît, la vieille terre gaspésienne, ceinturée de bleu, offrant aux baisers du soleil son front toujours jeune, sa lourde chevelure de sapins et d'érables, frissonnante sous la brise du large. Comme des fauves apaisés les monts silencieux dorment... Groupés selon leur caprice, premier jet d'une grande création, ils s'échelonnent du bassin de Gaspé jusqu'aux derniers contreforts des sourcilleux Shick-Shock. Vagues terrestres, désormais figées dans leur immobilité, ces ondulations granitiques gardent l'orientation de leurs sœurs liquides, les longues lames en marche continuelle vers le rivage.

La mer! Elle m'apparaît, elle aussi, elle surtout, la grande amie, la grande absente. Com-

ment l'oublier, cette éternelle berceuse, cruelle peut-être, mais si séduisante! Comment l'oublier, elle dont la barcarolle mystérieuse se mêlait à la voix de ma mère appelant le sommeil sur mon berceau...

A mes yeux elle s'étale, bleue sous le ciel bleu: double azur, double immensité que confond l'horizon flottant. Et voici que s'ébauche un tableau antique.

Midi. Sur l'onde assoupie, le soleil verse à flots l'or en fusion. Soudain, là-bas, surgit un éblouissant mirage. A trente milles de distance, la côte sud monte, monte jusqu'aux nues. Cimes hardies, clochers, palais fantastiques se dressent dans la lumière, escaladent le ciel. Rêve de la mer endormie, image trop fidèle de nos rêves humains. Un léger souffle passe: tout s'écroule, tout s'abîme dans la réalité.

Cette haute-mer où des ailes blanches se dessinent, ensemble nous l'avons contemplée, poète, aux heures envolées. Ensemble — t'en souvient-il? — nous avons, certain soir de tempête, écouté les clameurs de la Grande Bleue bondissant sous l'éclair. Et parce que ton œil a su capter, en un pittoresque tableau, la *Rentrée des pêcheurs,* parce que, délicieusement, ta lyre s'harmonise à la plainte des flots, au nom de la petite patrie

de là-bas je balbutie cet hommage, ce merci du cœur.

Ici, les gazons reverdissent. Notre mont Royal, — modeste à côté des sommets gaspésiens — s'éveille déjà à l'appel du printemps. Bientôt, sans doute, joyeux pèlerin, tu souriras de nouveau à l'onde fatiguée qui vient mourir sur la plage de notre chère péninsule. Citadin aux muscles raidis, loin de ton vieux Québec, tu aspireras avec ivresse le salin amer....

Heureux mortel, va! Sur les bords historiques où tonna le dernier canon français de 1760, salue ces villages dont les noms raniment tant de souvenirs. Regarde: parmi les galets de certaine plage paisible, tu retrouveras peut-être des coquillages qui ont amusé mon enfance, de ces coquillages blancs que nous percions pour semer au vent une pluie de sable fin...

Salue au passage ce géant, ce rocher Percé, — qui, le dos au soleil, répond par les gémissements de ses hôtes à la muette interrogation du touriste. Enplis tes yeux de ce sublime spectacle. Butine cette beauté. Fais-en jaillir la source d'une poésie vivante, qui traduise les voix de la mer et l'âme du pays natal.

Pour nous, fixés au devoir, nous recueillerons les échos de ta cantilène. Musique lointaine,

évocatrice d'un passé toujours présent, elle charmera nos oreilles meurtries des bruits de la rue. Ce sera la goutte d'eau qui tempère la soif, la fraîche haleine du soir qui, un instant, fait oublier la chaleur du jour et le pavé brûlant.



Veille de vacances

LE soleil décline. Ses rayons expirants traînent dans la plaine striée d'ombres effilées, allument aux carreaux de fantastiques incendies.

Le soir s'apaise. Au village, sur le pas des portes, derrière les vignes grimpantes, une causette en famille chasse les tracas du jour.

Un appel d'oiseau flotte là-haut, dans l'air calme. C'est l'infatigable mère dont la nichée toujours affamée crie et s'agite sous mon toit. Voici qu'elle redescend. Des gosiers avides se tendent. Il y en a pour tous. Maintenant, bonsoir. Dans la chaleur du bon nid, sous l'aile maternelle, dormez en paix, enfants de l'espace. Que vos rêves soient d'azur, d'envols aux pays lointains.

"Pas si tôt", gazouillent en chœur les voyageurs de demain. Maîtresse de l'espace, l'hirondelle se moque bien de l'heure avancée. Malgré l'ombre qui le gagne, le nid chante encore. Entendez-vous ce babil, ces délicieuses confidences? Pour l'oiseau comme pour l'homme, l'apaisement

du soir est une invite à l'intime causerie. Le sommeil, voyage solitaire dans l'inconnu, m'a toujours semblé chose solennelle et redoutable. Mort intermittente, n'emprunte-t-il pas à l'au delà un peu de son mystère? On s'explique alors ce recueillement universel qui le prépare. Avant de s'y plonger, d'instinct, la créature se rapproche d'elle-même, dit sa joie ou ses craintes, consulte à la fois sa conscience et son cœur.

Accélérant sa chute, le soleil est descendu derrière les monts qui brunissent. Le ciel se décolore, mais pour changer de parure. La pourpre fait place à un manteau bleu foncé pailleté de diamants. Reine frivole, la lune vogue à travers de légers archipels aériens, fixant sur la terre son grand œil morne de planète désertique. Mon heure est venue. Comme l'hirondelle, je redescends des nuages vers mon nid.

Mais le sommeil se fait attendre. Est-ce la chaleur? Est-ce une inquiétude? J'ai beau fermer mes yeux à la lune et ma pensée au passé, je me retrouve tout à coup les yeux ouverts, la tête gonflée de souvenirs. Heureusement, l'insomnie ne m'effraie pas, quand un silence parfait l'accompagne. J'aime ainsi prolonger dans les ténèbres un calme soliloque. A cette heure, tout le sensible se résorbe dans le silence. Libre des

entraves que nouent sans cesse les soucis du jour, l'âme s'élève d'un vol hardi jusqu'aux régions de la pensée pure. Le silence des nuits sereines, c'est un peu du ciel qui descend vers l'homme.

Ce soir, avouons-le, le sommeil se fait un peu trop attendre. Minuit a sonné. Le jour nouveau s'annonce, et j'en suis encore à écouter le rythme sourd de mes tempes battant la mesure à mes pensées. Qu'y a-t-il donc? Joie ou tristesse, que m'apporte d'imprévu cette paisible nuit de juin, au seuil des vacances?

Ah! voilà. Tout autant que la chaleur, ce mot *vacances* m'obsède, en peuplant mon cerveau de fantômes innombrables. A l'heure où tant de familles célèbrent le retour de la jeunesse écolière, où tant d'âmes juvéniles vibrent des adieux d'hier, des saines émotions d'aujourd'hui, je songe aux retours d'autrefois, aux fêtes qui ne reviennent plus, aux vides que le temps creuse dans nos vies éphémères...

Je voudrais oublier: mon front brûlant s'y refuse. J'appelle le sommeil, qui m'oublie pour de bon. C'en est fait: les ombres du passé s'installent définitivement à mon chevet. Sur l'allège de ma fenêtre ouverte, danse un mince filet de lune, pâle compagnon de ma solitude.

Sur la montagne

Montons ! le vent se meurt aux pieds du roc immense,
Le doute ne saurait flotter sur ce haut lieu;
Montons ! enveloppé de calme et de silence,
Sur ces larges trépieds j'entendrai parler Dieu.

V. de Laprade.

GRACE au génie ou à la patience de l'esprit humain, il serait possible de faire un croquis intitulé : *Sous la montagne,* et peindre les émotions que procure une course rapide dans les entrailles mêmes du vieux mont Royal, à la lueur des fanaux qui éclairent la courbe initiale, ou dans les ténèbres qui nous enserrent jusqu'à l'œil de sortie, à trois milles, làbas. Que dis-je ? Le titre : *Au-dessus de la montagne* conviendrait parfaitement à une large esquisse, si l'oiseau mécanique qui plane souvent sur nos têtes daignait s'abaisser pusqu'à nous. Mais l'aigle ne communique guère avec les moineaux. Quand, une fois, on a aperçu de si haut la boule terrestre, on doit être bien près de négliger les frêles créatures qui s'y cramponnent. Et

pourtant, j'en connais qui, redescendus, se plaisent encore parmi les humains...

A d'autres les violentes émotions d'une randonnée dans l'espace ou le saisissement qui accompagne une première excursion sous la montagne. A nous les agréments d'une marche paisible, par les sentiers battus. C'est chose entendue : nous irons, cet après-midi, faire un tour sur la montagne, *pedibus cum jambis,* sans Baedeker ni piolet, mais avec nos deux yeux et nos souvenirs, vieux amis toujours dispos, prêts à répondre au moindre appel.

Il n'y a pas bien des années, les abords de la montagne gardaient encore le cachet de la nature. Des sentes rocailleuses, anciens lits de ruisseaux desséchés, serpentaient sous la feuillée. Dans des creux ignorés, le gazouillis des sources semblait une intarissable confidence aux érables centenaires. Les oiseaux s'y retrouvaient en famille pour la sieste ou le bain. Mais la ville, pieuvre affamée, allonge incessamment ses grands bras. Aujourd'hui, elle atteint jusqu'à ces nids de fraîcheur, dont elle viole la solitude. C'est en battant du talon sur le ciment que l'on gravit les premières rampes de la montagne. A droite, à gauche, un peu partout, d'opulentes villas s'accrochent aux pentes, avec des airs de rigides douai-

rières carrées dans leur fauteuil. Leur mine guindée fait regretter les sous-bois de jadis, et les autos qui nous filent au nez nous rejettent brutalement dans la réalité.

Nous montons cependant. Nos jarrets s'en affligent, nos poumons exultent. Le grand vent qui balaie les cimes des arbres chasse loin de nous l'haleine empestée de la ville. D'une poitrine allègre, aspirons l'arome de la forêt. Les bouleaux aux longs fuseaux blancs, les pins séculaires, les érables plus vigoureux que jamais, frémissants dans la brise, nous saluent au passage d'un murmure profond comme la voix d'orgues lointaines. Ces chers arbres! Après cinq longs mois d'inertie, ils ne peuvent plus se retenir d'être verts et déploient au soleil du printemps leurs premières feuilles encore pâles et frileuses. Dans cette ramure rajeunie, les oiseaux chantent comme au cinquième jour de la création.

Voici que nous touchons aux confins de la terre des vivants. De nombreux pèlerins nous ont précédés chargés de fleurs ou d'instruments de travail. La cité des morts nous ouvre ses portes. Cité de paix, de solennel repos. Quelques hommes à l'œuvre sur les terre-pleins, bèche ou serfouette à la main. Des tombes par milliers, fleuries, embaumées, que des mains pieuses embellissent encore. *Date lilia*... Semez, oui, semez

à pleines mains lis et immortelles. Que l'oubli, second linceul des morts, ne menace jamais leur mémoire. Et souviens-toi, chrétien, de verser une prière...

Tout le long des allées du cimetière, des tulipes blanches, jaunes, rouges, roses, au grand cœur ouvert, symboles de la glorieuse jeunesse, montent la garde des tombeaux. Pendant que je leur paye l'hommage d'un regard admirateur, une question se pose à mon esprit : de la cité des morts ou de la cité des vivants, laquelle est la plus populeuse ? Aux statisticiens de répondre. Mais voilà que la cime s'annonce. L'horizon s'élargit, la crête du mont Royal apparaît, sous forme de gazonnée. De ce sommet, le coup d'œil est tel qu'il accapare toutes les puissances de l'âme. Le regard plonge dans le vide comme il se précipite sur une lettre longtemps attendue, pour en lire toutes les lignes à la fois.

Vision grandiose. Sur la ville aux mille voix confuses, un ciel d'azur répand sa sérénité. Ciel indulgent, il sourit, caresse comme un regard humain ; ciel prodigue, il verse une molle clarté sur les hommes et les bêtes, fourmis à peine visibles qui accomplissent leur tâche quotidienne. Une gaze légère enveloppe cette apparition aux lignes indécises, digne du pinceau d'un Corot.

Et le passé renaît. J'évoque une grande âme de chez nous, un peintre doublé d'un poète, qui, lui aussi, a fréquenté ces sommets. Il y a, hélas! trouvé le germe d'une mort prématurée. Qu'elle te soit légère, noble Gill, la terre canadienne qui, du mont Royal au cap Eternité, fixa si amoureusement ton regard avide de beauté!

Mon œil humide se détourne un instant pour contempler, au loin, la nappe étincelante du lac des Deux-Montagnes, et l'Ottawa qui se perd au couchant. Dollard, un jour, y sacrifia sa vie, sauvant par un geste héroïque sa patrie menacée. Comment fuir le passé? De toutes parts il nous enveloppe. Cette pierre où je repose, qui sait si elle n'a pas, naguère, tressailli sous la botte d'un Maisonneuve ou d'un Lambert Closse? Et là-bas, cette vaste plaine qui nourrit un million d'êtres humains, n'est-ce pas la poitrine où, depuis près de trois siècles, bat le cœur d'un peuple qui a souffert, pleuré, et qui espère?

Effleurons du regard nos Laurentides qui ondulent à l'horizon, et le fleuve, semé de taches de verdure, en marche vers l'océan. Saluons par leur nom flèches et dômes qui surgissent d'autant de paroisses, fiers témoins de notre foi. Plus près de nous, la souffrance aiguë s'agrippe à la montagne, comme pour lui emprunter un peu de

son calme, de sa fraîcheur. Le toit de Jeanne Mance, où trônent en permanence la douleur et la charité, attache notre dernière pensée.

Les heures de repos s'écoulent vite. A regret, j'adresse à ce jour, à cet horizon, le regard circulaire de l'adieu. Le soleil resplendit de plus belle, et le fleuve lui sourit par d'innombrables petites rides étincelantes. La ville elle-même, la ville aux sordides ruelles, aux masures lépreuses, rutile comme l'or. Une poussière blonde flotte sur ses contours comme une chevelure. Quel magicien que ce soleil ! Et quelle douceur de pouvoir parfois, dans la vie, sous ses feux vivifiants, contempler d'en haut les choses et les hommes.

Plus fortuné que des milliers de citadins qui attendent la mort et le corbillard pour te visiter, montagne, avec mes deux yeux et mes souvenirs, je reviendrai vers toi.



Vacances

Voici les vacances,
Denique tandem....

C'EST le vieux refrain bien connu des anciens, de ceux qui eurent vingt ans il y a vingt ou trente ans. Refrain toujours neuf, qu'égrènent tour à tour, en notes joyeuses, les générations qui, sur les bancs de nos collèges, se transmettent de main à main, en courant, le flambeau de la science. Où le père a songé, vient s'asseoir le fils. *Itus et reditus*: flot continu, perpétuel recommencement des choses humaines. Tout ce qui a vécu devient l'aliment de ce qui vit. Le présent s'enrichit du passé. Le fils reprend le rêve du père, pour le léguer, inachevé, aux générations futures.

Mais il s'agit bien de philosopher, lorsque monte, vibrante, la chanson des vacances!

Voici les vacances. A ce mot magique, un flot de jeunesse, avide de liberté, bat les murailles moussues qui, de longs mois, l'ont retenu captif. Tout un monde enfiévré s'agite, se prépare.

Les tiroirs se vident, la grande malle ouvre une gueule béante où s'engouffrent, dans un désordre éloquent, lexiques, anthologies, histoires... Anciens et modernes, classiques et romantiques, réunis par le malheur, se réconcilient dans les ténèbres de la malle. Ragon se rapproche de l'Académie, Boileau s'attendrit au contact de Virgile. Egarées dans un fouillis de manuels qui s'effeuillent, d'horribles formules algébriques donnent l'accolade aux éblouissants sonnets de Heredia, cependant que le clairon de Rostand se mêle à l'amère plainte du poète des *Nuits*.

Voici les vacances. Gare à vous, crayons à la mine blasée, vétérans dont la stature réduite raconte les exploits. Et vous, encriers gâteux, manuscrits insipides, vos jours sont comptés. Un moment, peut-être, exagérant votre rôle, avez-vous escompté une longue carrière entre les mains juvéniles qiu vous prodiguaient d'hypocrites caresses... Hélas! cet âge est sans pitié. Dès que son intérêt ne vous réclame plus, vos jours sont comptés, votre sort se dessine. Demain, débris du passé, vous dormirez dans la poussière, et l'ingrate jeunesse qui vole à son plaisir vous foulera aux pieds, le sourire aux lèvres.

Voici les vacances. Demain, sur la grand'route qui mène au foyer paternel, plus d'un cœur entonnera, dans l'allégresse du printemps, son credo à la vie, au bonheur. Pures délices, heures inoubliables, dont les vibrations ne s'éteignent qu'avec l'existence. Au seuil de l'avenir, le front ceint de lauriers, saluer, dans la splendeur matinale, la vieille maison qui sourit par toutes ses fenêtres, et le joyeux groupe de la famille... Cime de bonheur, pause enchantée sur le chemin montant où la vie nous pousse, d'un bras inflexible! Un instant, les cœurs se dilatent, les visages s'épanouissent. C'est l'aube radieuse dans un ciel serein: c'est l'aube des vingt ans!

Comme les vieux livres qui s'effeuillent au fond de ta malle, comme les notes de classe que tu jettes à la brise mutine, elles passeront, jeune homme, les vacances. Le dirai-je? Pendant que les clartés de l'aurore blanchissent ton ciel, je vois, à l'autre bout de l'horizon, des nuages légers, mais pleins de vapeurs glacées, monter de la terre. Pensif, je les contemple, et je crains l'éclipse prochaine de ton bonheur. Qu'un souffle favorable éloigne ces funestes brouillards! Puisses-tu longtemps ignorer l'orage qui abat, la foudre qui tue!

Mais, de nouveau, mon esprit s'égare. J'oublie tes vingt ans, ton œil limpide, ton geste vainqueur. J'oublie surtout que demain, c'est vacances, et que ta malle— plus alourdie de science que ton cerveau — guette le moment de la descente. Pour le collégien haletant, une malle qui descend, un calendrier déshabillé jusqu'à septembre, c'est presque l'Eden retrouvé...

Voici les vacances,
Denique tandem,
Et les pénitences
Habebunt finem.



L'Autobus

DORMEZ, dormez sans crainte, paisibles villageois. Ce lourd véhicule qui passe à une allure endiablée, fermé comme un char d'assaut, n'a rien de dangereux. Laissez aboyer vos chiens de garde; laissez les rares promeneurs de minuit se jeter à distance respectueuse et suivre dans la nuit le double sillon lumineux qui éclaire notre course. Retournez à vos rêves, mais, de grâce, en refermant l'œil n'allez pas maugréer: "Quelle folle jeunesse!" Car, par-dessus les grondements du moteur surgira une clameur à rompre les toiles de notre fuyante cachette: "Les collégiens sont là!"

Collégien, je le suis redevenu aujourd'hui, dans l'enceinte des vieux murs qui ont abrité mes vingt ans. "Non loin des bords que baigne le grand fleuve," j'ai salué une flèche évocatrice de joyeux souvenirs. Cette masse imposante que domine la croix,

Oui, c'est bien lui, c'est mon toit, mon collège!
Avec transport toujours je le revois,
Se couronnant du bronze qui protège,
Se souvenant du "Père" d'autrefois...

Tel le géant de la fable, puisant au contact de la Terre une force nouvelle, mon cœur a battu d'un rythme plus large, souvent accéléré par l'émotion, lorsque ma main a pressé des mains amies qui tremblaient un peu...

Retournez à vos rêves, paisibles villageois. Mais, encore une fois, de l'indulgence pour l'autobus et son bruyant contenu! Si l'heure est indue, nous y avons pensé avant vous, mieux que vous nous entrevoyons les désenchantements du réveil. Si nos rires un peu enfantins vous étonnent, regardez nos fronts dégarnis, croyez que la vie ne nous a guère épargnés.

Ah! si tu savais, cher vieil habitant, tout le plaisir qu'il y a à cesser d'être professeur, homme d'affaires, journaliste, député même, pour se replonger dans le passé et se croire collégien!

. . . .

Dans le silence d'une profonde nuit, l'autobus dévalait de plus belle sur la route, "sur la route de Berthier"...

Vers le repos

Au R. F. Marie-Victorin, des E. C.

PUISQUE notre bonne étoile nous y invite, détachons le goudron de nos semelles, fuyons l'étuve montréalaise et ses fades exhalaisons. Un fleuve y coule, qu'ignorent ses riverains affairés. Une montagne y trône, superbe, à la vérité, mais un peu artificielle, envahie par des légions de philistins au masque glabre, au débraillé repoussant. Un soleil sanguinolent verse déjà, à travers la brume matinale, l'accablement, la torpeur. Sous sa morsure implacable, bouclons vite notre sac de voyage ; fuyons au plus tôt l'étouffement qui nous menace, entre un ciel de plomb et le bitume des rues.

Cinq heures durant, la tête ballante, le cerveau vide, je me laisse bercer au gré du convoi qui vole en hâte vers des cieux plus exorables. Cinq heures durant, par la fenêtre ouverte, j'aspire sans broncher une grêle de sable assaisonné de charbon, remède suprême gracieusement fourni aux malheureux affligés d'un estomac de volaille. Sur une banquette voisine, deux robustes cer-

veaux s'évertuent, malgré la chaleur et le sable, à mesurer la profondeur de l'abîme creusé par la défaite de Carpentier aux mains de Dempsey. Pauvre monde, que le coup de poing d'un assommeur inconnu plonge dans la consternation! Le jugement s'égare, l'âme en déroute s'efface devant la bête. Il n'est pas jusqu'aux plus chétifs gringalets que l'engouement de la force brutale transporte aux sommets du lyrisme. Pauvre monde!...

Pleurez votre défaite et vos billets de banque disparus, parieurs insensés. Pour moi, que protège contre vos folles tentations une bourse peu garnie, voilà qu'averti par certains présages, je m'éveille à une vie nouvelle.

En effet, notre course s'achève. Les halètements de la locomotive se font plus sonores, entre deux rangées de maisons noircies, posées en sentinelles aux avant-postes du vieux Québec. Car, — vous n'en pensiez pas moins — pour se bien reposer, il faut qu'un Gaspésien se rapproche de Québec.

Dès qu'on y met le pied, la poitrine et les yeux se dilatent, les muscles se durcissent, les jarrets se tendent, le front brave la nue. Dignes fils des anciens Gaulois, les Québecois — ceux de la Basse-Ville surtout — ne craignent qu'une chose: que le cap Diamant ne leur roule dessus.

Le fleuve franchi, je m'arrête. Ici, à deux pas de la maisonnette où rêvait l'aimable Lemay, je secouerai dans la brise et les eaux du grand fleuve la poussière livresque nichée dans mon cerveau.

Bien volontiers, je sacrifie à Loti le reste du globe. Jamais, à coup sûr, je ne suivrai, entre les rives mystérieuses du Mékong, sous les lianes du Cambodge ou parmi les ruines de l'Empire des Khmers, les traces fuyantes du pèlerin d'Angkor. Jamais mon pied timide ne foulera le sol indien, tout grouillant de najas et de tigres, où grimacent les singes et les bouddhas antiques. Mon œil ne contemplera guère l'enceinte gigantesque d'un temple vingt fois séculaire, qu'enlacent pariétaires et lichens, qu'un fourmillement de lézards, serpents et chauves-souris remplit d'une horreur perpétuelle. Non, jamais ne se lèvera pour moi l'étoile du soir sur les ruines d'Angkor.

Mais ma bonne étoile me sert à souhait. Ici, en face de la vieille capitale, je possède ce que l'univers entier ne saurait remplacer: Un fleuve incomparable, aux rives historiques, bruissantes de vie intelligente et laborieuse. Au lieu des pagodes piquées de cornes d'or, funèbres symboles d'un culte stérile, mille flèches étincelantes, que domine la croix du pardon, de l'espérance. Et

partout, sur les cimes, dans les rochers, sous les murs de la citadelle comme parmi la brousse de l'île d'Orléans, le passé soudé au présent. Passé glorieux, héroïque, dont le souvenir flotte à la surface de l'âme du joyeux Québecois à l'allure franche, au malicieux sourire, à l'œil éclairé des reflets de son fleuve...

O ma bonne étoile, merci!



Un lancement

Il était un fort gros navire
Qui n'avait jamais navigué.

DES l'aube, le chantier maritime de Lauzon s'éveille, au bruit des lourds marteaux que rabattent avec entrain de joyeux manœuvres. Car, voyez-vous, pour ces rudes enfants de la grève, le jour qui se lève, voilé d'une gaze, sera jour mémorable. Battants, drapeaux et banderoles le proclament : c'est le matin du lancement.

Deux ans et plus, dans la neige et la rafale comme sous les feux de midi, ils ont peiné, les gars, soutenus par l'image d'un foyer à nourrir. Lentement, de mois en mois, sous leurs doigts noueux, s'est ébauché le colosse qui est là. Informe d'abord, enchevêtrement quelconque de poutres d'acier solidement assises en pente douce sur une boiserie à larges rainures, le squelette primitif s'est peu à peu revêtu de substance solide. D'immenses plaques métalliques se sont collées à ses flancs, scellées d'innombrables boulons, dessinant, dociles, une courbe parfaite. Puis,

tout au fond du bassin, une proue hardie a surgi, épelant en grosses lettres blanches, *Canadian Challenger,* cependant que là-bas, vers le fleuve, à quatre cents pieds, la poupe arrondissait son gracieux envol.

Deux ans ont glissé sur vos fatigues, courageux ouvriers. Maintenant, votre labeur s'achève. Un jour de fête se lève sur le bassin pavoisé. Dans la splendeur de ce matin de juillet, votre colossal bébé noir va recevoir un double baptême, par aspersion et immersion.

Le premier ne comporte aucun risque. Impassible, dédaigneux peut-être de cette vaine formalité, le navire offre son étrave à la traditionnelle bouteille de champagne, qui vole en éclats. Autrement compliqué, et gros d'accidents possibles, le second baptême.

Dès l'aube, — j'en ai été réveillé — l'équipe des manœuvres s'est attaquée à la besogne, car la marée montante fixe le lancement à huit heures. Avec prudence, consultant à chaque instant l'œil scrutateur et parfois soucieux du contremaître, rythmant leurs poussées d'un ahanement joyeux, à grands coups de bélier, ils renversent, un à un, les appuis qui retiennent captif le vaisseau frémissant. A mesure qu'ils montent vers la proue, l'émotion gagne la foule massée sur la

grève ou perchée aux roches. Le silence se fait. La vie se concentre dans les yeux, dans tous ces yeux rivés au colosse impatient de risquer son premier mouvement.

Soudain, un cri jaillit de cent mâles poitrines: "Garde à vous!"

Penchés sur les larges plançons enduits de suif, les ouvriers ont perçu un tressaillement et se rejettent à distance. Un second cri retentit aussitôt: formidable acclamation des spectateurs, debout pour saluer le premier geste de vie du géant marin.

Spectacle impressionnant. Sans bruit, sans secousse, l'énorme coque glisse, lentement d'abord, puis à vive allure, semant, malgré l'épaisse couche de suif, le feu sur son passage. L'onde, surprise, accueille avec un sourire ce superbe nouveau-né. Mille petites rides luisantes disent sa joie. Elle l'enveloppe de molles caresses, le lutine, le berce, l'attire doucement vers des profondeurs inconnues. Le voilà déjà loin. Quatre remorqueurs s'égosillent à saluer leur prince, puis, souples courtisans, se postent à ses côtés pour le conduire aux Trois-Rivières, où s'achèvera la construction.

Bon voyage, noble bateau! Veuille l'onde te garder toujours son sourire de ce matin! Puisse,

du moins, ta solide structure, les forces vives accumulées dans tes flancs, braver sans crainte les colères de la perfide berceuse. . .

"Il a glissé comme une bénédiction," pense tout haut le contremaître rayonnant de son premier succès. "Trois hourrahs!" lancent en chœur les joyeux manœuvres, rudes enfants de la grève pour qui se lève un jour de grand congé.

Il était un fort gros navire
Qui va désormais naviguer.



Entre deux caps

ENTRE deux caps crevassés, moussus, couronnés d'une maigre frondaison, souvent, au déclin du jour, un homme vient s'asseoir.

Au sommet de droite, un Christ étend ses bras lacérés. Sur la cime de gauche, un saint Joseph, une ancre à la main, promet secours au matelot qui l'invoque.

Entre deux caps moussus, rongés par la vague, sur les galets humides encore du flot baissant, un homme, un touriste évidemment, prolonge sa halte du soir. Les petits coureurs de grève l'observent d'un œil inquisiteur. Une vieille Lévisienne, en quête de brindilles, ne le connaît pas davantage, elle qui, depuis un demi-siècle, explore la rive.

Un touriste évidemment. Touriste légèrement excentrique, puisque, au lieu de suivre le flot mondain à l'assaut de l'Ile d'Orléans, il préfère s'absorber dans la contemplation solitaire du fleuve qui passe. Songeur, il interroge l'onde incon-

stante, gardienne de tant d'épaves, mystérieux tombeau de tant de bonheurs.

Sous ses yeux, en rangs pressés, défilent, fantômatiques, d'innombrables victimes: vieux marins de la découverte, que l'inconnu dévore; nobles et gentilshommes, grandes dames de la cour, balayés par l'ouragan; braves soldats français, drapés de gloire, couchés au fond des eaux, à côté des uniformes rouges de Walker; tant de matelots, obscurs laboureurs des mers; tant de jeunesse, de force, de grâce, tous perdus, oubliés dans la vase du fleuve et le cours des années...

De l'Ile aux Oeufs, où gît, depuis deux siècles, la flotte de Walker, jusqu'à Sorel où sombra l'infortuné *Canada,* que de désastres, que de victimes! — C'est, en 1857, le *Montréal* en feu qui entraîne dans le gouffre deux cents passagers. C'est l'*Empress of Ireland* et son millier d'âmes que la brume matinale recouvre à jamais de son funèbre manteau. Quel voyageur, perché sur le gigantesque tablier du pont de Québec, ne se souvient des deux catastrophes que dissimule l'onde doucereuse?

Mais le fleuve passe et ne se souvient pas. Ses flots, tantôt gais, tantôt colères, chantent ou grondent sans remords et sans chagrin. Le vent, son complice, le caresse ou le rabroue sans péné-

trer ses secrets ni troubler l'éternel silence de ses abîmes. Sur ses rives semées d'épaves, au sommet des caps témoins de tant d'horreurs, nulle trace de deuil : la mousse croît, les feuillages se déploient, l'hirondelle et le papillon folâtrent, de frêles campanules s'inclinent sous le baiser de la libellule. Seule, la plainte du ressac semble parfois, dans la tempête, la dolente voix des disparus...

Entre deux caps crevassés, moussus, couronnés d'une maigre frondaison, souvent, au seuil de la nuit silencieuse, un touriste s'absorbe dans une vision d'au-delà.



Un meurtre

TEL que je suis, je viens de commettre un meurtre. Ces deux doigts qui pressent le crayon ont livré au supplice la plus innocente victime. Puisse l'aveu qu'ils en font laver la tache qui les déshonore!

Je flânais, tantôt, sur le cap de la croix, entouré d'une armée d'insectes de tout acabit et de toutes couleurs: depuis la mygale enfouie dans son terrier, jusqu'à la guêpe avide de nectar et de soleil.

C'est un des désagréments de la vie au grand air de nous rapprocher un peu trop des petites bêtes, aux allures capricieuses, déconcertantes. Pour ma part, malgré la voix de la sagesse, j'avoue ne pas rester insensible aux fugues savantes d'une fourmi en train d'arpenter mon épine dorsale. Oui, malgré la voix rassurante de la sagesse parlant par la bouche de ma grand'mère: "Jamais", disait en souriant la bonne vieille, "les petites bêtes ne dévorent les grosses."

J'étais donc là, assis en philosophe sur une roche crevassée, dominant de vingt pieds le fleuve.

A côté de moi, une jeune guêpe imprudente se débattait dans une toile d'araignée. De temps en temps, des entrailles du roc, apparaissaient de longues pattes velues qui retraitaient aussi vite, car la victime, de taille et d'humeur à se défendre, n'entendait pas se laisser égorger si tôt. Finalement, la jeune étourdie pratiqua une large trouée dans son filet et disparut, bourdonnante de rage, loin des caps semés d'embûches.

Cette scène m'avait vivement intéressé. Revenu à moi, en détournant la tête, je me trouvai face à face avec une grosse fourmi qui, de la hauteur de mon épaule, m'observait, tragique.

Que faisait-elle là, la brune aventurière? Etait-ce ambition, curiosité, caprice? Aux fourmis de répondre. En tout cas, elle ne semblait guère redoutable, avec son corselet luisant et sa fine taille. Dès mon premier mouvement de surprise, elle se mit en frais de redescendre, ce qui n'est pas peu dire.

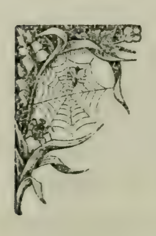
Mais l'heure était mauvaise. Emu de la lutte de la guêpe, passablement irrité du sans-gêne de mes frétillants voisins, j'oubliai de réfléchir. Allongeant le bras vers l'insecte affolé, je pressai en détente le pouce et l'index...

Malheur! La pauvre fourmi alla donner en plein dans une autre toile de mygale, hors de

mon atteinte. La voilà qui gesticule, se raidit, s'élance, cherchant à enjamber ces fils ténus qui l'enveloppent à chaque instant davantage. Paralysée, à demi morte d'effroi, elle voit surgir, d'une fente du rocher, un hideux bourreau qui la happe, l'emporte toute vive dans son repaire.

Et moi, plus coupable que l'araignée vorace, je regrette mon geste insensé. Les dernières convulsions de la victime me restent dans les yeux, stérile expiation de ma brusquerie.

Quittant le rocher où mille fourmis continuent de courir et de besogner, je me dis que si la légèreté est un défaut de jeunesse, son meilleur antidote n'est pas le geste rude qui rebute, mais la douce fermeté qui prévient, pardonne et sauve.



Pendant l'orage

UN éclair zigzague. La foudre déchire avec fracas la muraille rocheuse de Lévis. Le soleil luit encore que de larges gouttes verticales s'écrasent sur mon chapeau qui, par bonheur, en a reçu bien d'autres. En deux bonds, je dévale du remblai sur la grève, je m'élance avec d'autres fuyards vers la cabane du vieux pêcheur.

C'est lui-même, le père Rémillard, qui m'accueille à sa porte, d'une rude et cordiale poignée de main. Nous ne nous sommes jamais vus, mais, déjà, l'orage me vaut sa confiante amitié. A titre d'étranger, j'accapare son attention. D'un tour de main, il me débarrasse de mon chapeau en pleurs, m'installe au salon bas, près de la corde de bois franc, et me présente sans tarder sa blague à tabac. Sur mon refus, — je ne suis ni fumiste ni fumeur — voulant à tout prix me faire un plaisir, il tire de son armoire à battants une grappe de juteuses cerises que je déguste comme à dix ans, assis sur un pliant, dans la pénombre de l'averse, sous la plaintive musique de l'eau qui tambourine et fuit en cascatelles.

Soixante-dix-huit hivers ont raviné le masque cubique du père Rémillard, durci ses méplats, embroussaillé ses sourcils, dessiné à ses tempes une large patte-d'oie. Mais le petit œil glauque aux reflets d'océan jette encore, par instants, des éclairs de malice. Courbé sur sa chaise, avec ses cheveux touffus à peine grisonnants, son front de Breton têtu, sa rude moustache poivre et sel, il me rappelle ces visages humains que creuse, aux arêtes des rochers, le caprice des vagues.

Un courant d'intimité s'établit bientôt, dans le demi-jour de la piécette. A celui qui s'informe de sa santé, le pêcheur tend ses mains, ses pauvres vieilles mains rongées par le sel, talées par les petites taches de son de la décrépitude. Deux doigts se crispent sous les étreintes du rhumatisme goutteux. "Ça fait soixante-dix ans, voyez-vous, qu'ils vont à l'eau glacée. Et, s... morue, le métier est dur, par temps! — Mais," ajoute le philosophe qui sommeille sous la peau du vieux loup de mer, "quand l'heure viendra de se coucher pour tout de bon, je n'aurai plus besoin de mes dix doigts. De vieux amis me rendront ce service."

En attendant, le père Rémillard se plaît à refaire tout haut ses voyages de jeunesse. De Montréal aux Escoumains, de Chicoutimi à Pic-

tou, il a visité tous les mouillages, il connaît par cœur tous les *barachois,* toutes les battures. Il a vu, à Gaspé, dans la rivière Madeleine, cingler des escadres de saumons, "drus, monsieur, pour faire une houle dans le courant." Le tonnerre a crépité sur sa tête, dans les caps du Saguenay "noir comme de l'encre, où une *jeunesse* un peu dégourdie peut sauter de la goélette *amont* la roche." Cheminant, des Bergeronnes aux Escoumains, à la lisière des grands bois, combien d'ours l'ont salué au passage, d'un sinistre grognement!

"Un ours", fait à mi-voix le père Garand, vieil habitué de la cabane, "un ours, c'est pas *ben* dangereux, hormis que ce soit une ourse avec ses petits."

"En as-tu déjà rencontré, des mères-ourses?" rétorque vivement le père Rémillard, piqué de la perfide insinuation de son cadet. "Je gage que c'est à peine si tu as vu l'homme qu'a vu l'ours. Moi, pour un, j'en ai vu, et des furieux, surtout du temps que je travaillais avec les *bûcheux* du Saint-Maurice. Eux autres, les *bûcheux,* connaissent ça, allez. Quand ils voient, au mois de février, un gros pin creux qui fume comme un fourneau, une fois coupé, ils savent ce qu'il y a au fond de la souche. Ça ne leur coûte pas de

sortir l'ours, puis de l'assommer à coups de gaule de merisier."

Le vieillard s'interrompt un instant pour sonder les nuages et revient à sa thèse.

"Rien comme un sauvage, monsieur, pour se débarrasser d'un ours. Savez-vous comment il s'y prend?"

Personne, pas même le père Garand, ne hasarde de réponse; mais la question attire au conteur un feu croisé de regards interrogateurs. Flatté de son succès, le père Rémillard procède à la démonstration, qu'il éclaire d'une savante mimique:

"D'aussi loin que le sauvage aperçoit un ours, il se couche de tout son long sur le dos, le visage à la bête, sa main droite serrant sur sa cuisse le grand couteau de chasse dont il ne se sépare jamais.

"L'ours, *senteux* comme tout, approche doucement, flaire la tête, puis continue d'avancer le long du corps, qui ne remue pas d'un poil. Quand il a fait une couple de pas, il se trouve juste placé pour le sauvage qui, d'un seul coup de couteau, lui ouvre le ventre..."

La main droite suspendue en l'air, la tête haute, l'œil allumé, comme s'il comptait en face

de lui une demi-douzaine d'ours, le père Rémillard savoure un bon moment son triomphe. Tous, en effet, admettent que le procédé, hasardeux peut-être au début, est d'une efficacité suprême dans son couronnement.

"Ça *ben* du bon sens," glisse le père Garand en secouant sa pipe d'un air détaché, "mais je le croirais encore plus si je l'avais vu."

La pluie a cessé. Tous les nuages ont fondu au ciel, et le soleil met des *luisances* aux feuilles qui s'égouttent. Je prends congé de mon hôte par une seconde poignée de main où se devine, avec mon chaleureux merci, la promesse d'une prochaine visite.

Là-bas, sur le fleuve ou dans les fastueux hôtels, des millionnaires blasés promènent leur luxe couleur d'ennui. Ici, au seuil de sa cabane, le vieux pêcheur, enchanté de son après-midi, adresse au soleil le plus ingénu sourire. . .

Où se trouve le bonheur?

Histoire triste

"C'EST beau, mais c'est traître, l'eau," jette mélancoliquement le père Rémillard en rajustant sa lourde casquette qui le protège du miroitement des flots, sous la flamme du soleil baissant.

La voix du vieux pêcheur a tremblé. Un nuage assombrit son front. Son œil se dérobe un instant à la lumière, comme pour refouler une larme. Derrière ce silence, je devine un drame de douleur : je me tais. D'un ton grave, comme une complainte, le vieillard entame son récit :

"C'est une histoire triste, monsieur, c'est l'histoire d'un de mes garçons, de mon pauvre Phidime.

"Il n'avait que vingt ans, mais il était carré, et sérieux comme un homme fait. Le plus capable de la famille.

"Dans ce temps-là, c'est moi qui surveillais la pêche. Je frisais la soixantaine, mais, sans me vanter, j'aurais encore pu essouffler bien des *jeunesses*. Les *jeunesses* d'à présent, voyez-vous, ça n'a jamais navigué. C'est douillet comme des

demoiselles de couvent. Ça n'aime pas se salir les mains: l'eau salée leur fait peur.

"Mon Phidime, lui, appartenait à l'ancienne génération. Dès le petit jour, avant que le soleil pointe sur l'île d'Orléans, je l'entendais faire le ménage de la cabane. Souvent, il me répétait: "Restez donc couché, papa. Pour une fois, je suis capable de voir à la pêche tout seul." Le brave enfant! Toujours de bonne humeur, toujours à main. Il l'avait bien appris, son quatrième commandement...

"Un soir, aux premiers temps gris d'automne, — je m'en souviens comme d'hier — le *nordêt* soufflait en ouragan. Vous le connaissez, le *nordêt* de Lévis, qui arrive franc du golfe en poussant l'eau devant lui. La houle cassait à six pieds, monsieur, le fleuve était blanc d'écume. Ça n'était pas joli à voir, ça promettait pour la nuit.

"Je comptais ma journée faite. J'avais déjà enlevé mes bottes. Les pieds allongés au feu, j'écoutais beugler le vent et la mer, comme des bêtes affamées.

"Tout d'un coup, Phidime entre avec une rafale: "Vite, papa, le coffre de pêche est en perdition!"

"Un coffre de pêche, — vous connaissez ça — c'est bien nécessaire, mais ça se remplace. Tout de même, celui-là valait la peine qu'on s'en occupe.

"Je me chausse en deux mouvements, je sors avec Phidime. Voyant la mer si démontée, je lui dis de rester sur la grève, que je vais moi-même arranger ça. Il s'agissait de ramer une cinquantaine de pieds, en suivant les poteaux de la pêche, pour sauver le coffre ballotté dans six pieds d'eau.

"A vrai dire, j'en eus tout mon raide de mettre la chaloupe à l'eau. Je me fis laver des pieds à la tête, il me vint comme un pressentiment que ça tournerait mal. Mais, vous savez, quand une chose est pour arriver...

"A force de rames, je réussis à m'éloigner de quelques brasses, mais la chaloupe dansait comme une coquille. La mer était trop forte pour une petite embarcation. Vint un moment où une grosse lame m'aveugla net en m'arrachant une rame. La position devenait sérieuse. Je ne travaillais plus pour le coffre, mais pour me réchapper, avec mon embarcation. Avec mon autre rame, je nageai à force pour me rapprocher de la pêche et filer vers la grève.

"Pendant ce temps-là, Phidime n'était pas resté les bras croisés. A un moment donné, je l'aperçus qiu se dirigeait vers moi, en marchant nu-pieds sur les poteaux glissants. C'était dangereux, monsieur, avec tant de vent et de houle. J'eus beau lui faire signe, lui crier de ne pas pousser plus loin et de me laisser atterrir tout seul, la brise emportait ma voix. Lui, montait toujours en s'accrochant à la pêche.

"Pour ce qui s'est passé ensuite, je n'essaierai pas de vous l'expliquer, parce que je ne le sais pas trop moi-même. J'avais bu pas mal d'eau, j'étais épuisé de la rame, le froid m'avait saisi. Une pièce de mer me souleva à quinze pieds, et me passa par-dessus la pêche. En retombant, je distinguai dans l'écume mon enfant qui se débattait à peine, à trois ou quatre brasses de moi. Je lui tendis ma rame, mais il ne fit aucun effort pour la saisir. La vague, en l'enlevant, l'avait assommé sur une roche. J'essayai de me rapprocher de lui, mais tout avait disparu. C'est juste si je réussis à gagner terre avec ma chaloupe pleine d'eau.

"Ah! cette nuit-là!... jamais je ne l'oublierai! Une tempête noire. La mère qui se lamente, les petits enfants pris de peur, moi-même transi de froid et de chagrin, en pensant à notre pauvre

Phidime couché dans le limon, au fond du fleuve...

"Sur le matin, je descendis avec le père Garand. La grosse vague avait cessé. On remit la chaloupe à l'eau. Je n'eus pas à chercher longtemps. Notre noyé était resté là où je l'avais vu pour la dernière fois, entre deux roches, dans une brasse d'eau, les mains jointes par-dessus la tête, comme il avait l'habitude de les placer durant la prière du soir.

"Des coups comme celui-là, monsieur, ça fait vieillir de dix ans. C'est à partir de ce jour que les rides m'ont labouré le visage, que mon rhumatisme s'est mis à me tourmenter. Autrefois, j'aimais à rire, et les vieux savent que j'avais le tour de faire rire aussi. En une nuit, j'ai perdu toutes mes belles histoires. Celle qui me reste a changé de couleur.

"C'est pour ça," couclut le père Rémillard en portant de nouveau la main à sa casquette, "c'est pour ça que, depuis une vingtaine d'années, dans la tempête comme au grand soleil, l'eau me fait toujours mal aux yeux..."

L'entomologiste

VOYEZ-LE passer: la taille mince, le pas nerveux, le nez au vent, l'œil en feu. Son bras effilé agite machinalement un filet de chasse. Car, s'il a le nez au vent, c'est qu'il part en chasse et flaire la piste. Où se dirigera-t-il? Quelle jungle sera aujourd'hui le théâtre de ses captures? Lui-même l'ignore, sans doute. Il va où le portent ses pas. Et ses pas ont usé les arêtes de la montagne. Pas une butte qu'il n'ait auscultée, pas un creux qui ait échappé à sa sonde. Tous les insectes connaissent son nom. Son nom s'est attaché à une famille d'insectes (1). Névroptères, coléoptères, hyménoptères, tout ce qui voltige et tout ce qui brille, tout ce qui grouille et tout ce qui pique, lui a payé tribut. A l'aspect de son filet blanc, plus d'une âme menue frémit en secret, tout un petit monde s'envole ou se terre. On sait quelle essence mortelle gît au fond de la bouteille coulée dans sa poche: cyanure de potassium. A ce seul

---

(1) Le *Pammegischia ouellctii.*

nom, à cette seule évocation, tel papillon folâtre s'arrête, glacé d'épouvante, devant l'image de son grand-père capturé, drogué, puis, les ailes grandes ouvertes, l'œil éteint, épinglé comme une fleur sur des mots latins... Mieux vaut, sans doute, quand on est papillon, moins de latin, plus de verdure et de soleil.

Mais l'homme est ainsi fait qu'il ne peut, par la seule spéculation, s'élever à la connaissance approfondie de la nature. Roi et pontife de l'empire créé, il a besoin de victimes pour satisfaire la soif d'inconnu qui le dévore. La science doit souvent ignorer la pitié. L'entomologiste que j'ai l'honneur de vous présenter possède une âme pétrie de bonté, d'exquise tendresse. (Le commerce habituel avec les petites bêtes, chacun le sait, adoucit le caractère en élevant l'esprit.) Pourtant, si je pénètre dans son temple, cité de la mort en beauté, je suis frappé du dédoublement qu'impose la science : l'œil qui sourit derrière le fer qui blesse, tant de douceur s'alliant à tant de férocité.

Regardons. Compulsons. Si, chez nous, le nom tient à la naissance, ici, c'est l'acte de sépulture qui en fait foi. Et quels noms ! A eux seuls, ils constitutent un titre de noblesse. La mythologie tout entière s'est réfugiée dans ces cases vitrées,

mêlant son destin à la science qu'elle pénètre d'un parfum ancien.

Voici *Thaïs*: papillon polyxène, fluet, dentelé de brun semé de carmin. *Parnassius* (*apollo*), gris cendré à grands ramages roux, léger, velouté comme une âme de poète. *Danaïs,* larges ailes de moire sombre mouchetée de saphir. *Vanessa,* étrange et superbe confusion de teintes violacées. *Junonia,* frêle violette. *Satyrodes,* fugace comme un souffle couleur d'ambre. Puis, lourd et macabre, le *Sphinx tête de mort* (*Acherontia atropos*) ; enfin, l'immense *Saturnia* mâle, aux antennes plumeuses, dont le vol s'entend dans la nuit.

Un second tiroir me parle d'hyménoptères : bourdons naguère bourdonnants, qui gardent dans la mort leur attitude guerrière. *Bombus vagans...* Vagabonds éphémères, qu'un bras justicier a coffrés pour longtemps.

Là, ce sont les guêpes. *Vespa diabolica.* Le nom seul m'inspire la terreur, et la bestiole qui le porte n'est pas faite pour me rassurer. Il existe donc, jusque chez les insectes, des créatures ensorcelées?

Mais voici pis encore. Hideux, la queue en crochet, un scorpion de Floride voisine avec la scolopendre chinoise, aux anneaux garnis de pat-

tes. Tous deux, gonflés de venin, semblent défier la mort et les humains. A leur suite marche le *Spectre à cuisses renflées,* qui rappelle des tronçons de vieux bois assemblés et vivants. Pour clore la sinistre procession, une écrevisse de marais dresse au hasard ses pinces menaçantes.

Sur tout ce royaume diapré, nuancé, vergeté, semé d'or et de diamant, armé de lances et de poison, l'entomologiste promène un regard paternel et souverain. C'est son royaume à lui. Il y exerce une autorité intelligente et incontestée. Chaque jour, par un nouveau contact avec ses commettants, il approfondit, corrige, agite une question, résout un doute. Intermédiaire attitré entre le monde matériel et le monde supra-sensible, il porte jusqu'au trône du Suzerain suprême l'hommage de la nature inconsciente. Après Buffon, Linné, Fabre, il entonne un hymne de louange à la Sagesse et à la Puissance infinies. Le frisson esthétique le saisit, le frisson qu'éprouve le peintre en face d'un beau tableau, ou qui court sur l'épiderme du musicien à l'audition du chef-d'œuvre d'un maëstro.

Si vous le revoyez, son filet à la main, le nez au vent, l'œil en feu, saluez : sous l'humble habit religieux, c'est un artiste, un poète, c'est l'entomologiste qui passe. . .

La Chute

FAUTE de l'avoir connu, je ne puis regretter le temps où le trajet, de Québec aux hauteurs de Montmorency, se faisait en calèche ou en coche. C'était sans doute, aussi, le voyage en famille, semé d'imprévu, de pittoresque, le voyage plaisant :

> Sur un chemin montant, *rocailleux,* malaisé,
> Six forts chevaux tiraient un coche...

Notre siècle d'électricité a tué le char antique, et avec lui, l'intimité des excursions lentes et prolongées. La calèche elle-même, la bonne vieille berceuse à deux roues, que l'on croyait identifiée avec la physionomie de Québec, n'apparaît plus guère aux flancs abrupts du cap Diamant. Bientôt, reléguée dans l'ombre, à côté du rouet et du métier à tisser, en face, peut-être, de la vétuste goélette supplantée par le bateau à vapeur, elle méditera douloureusement, avec le cocher et le capitaine octogénaire, le mystère des variations humaines.

Sans m'attarder à débattre les avantages du progrès moderne, je constate, au départ du tram-

way, que nous gagnons en vitesse ce que nous sacrifions à la poésie du voyage. Et vraiment, — puisqu'il semble qu'un tramway soit fait pour circuler comme l'oiseau pour voler — je ne suis pas fâché de me voir aujourd'hui sur la rive nord... Comme le bambin moderne chargé d'une brassée de livres, j'effleure au passage mille sites enchanteurs. mais dont mon cerveau ne garde qu'un souvenir imprécis, fugace. En vingt minutes, sept milles parcourus: sept milles de campagne inclinée, parfumée, ravissante. Du haut de ses assises, elle offre au miroir du fleuve la verdure de ses prés et bocages, l'or pâle de ses avoines mûrissantes, l'éclat de ses toits argentés, le sourire d'une population paisible, fière de ses traditions: n'est-ce pas ici, au seuil de cet Eden laurentien, que Wolfe vit échouer misérablement son premier plan de conquête?

Mais ce passé glorieux s'éloigne. En quittant le tramway, au sommet de l'escarpement, c'est le *Kent House*, tout blanc, qui nous barre la route, et sa troupe blanche, gourmée, affairée, de domestiques à l'affût du pourboire. Laissons aux Américains les douteuses jouissances du luxe: petit thé sur la véranda, cigare chez Son Excellence, course en automobile, note et obole *obligato*. Notre menu, moins apprêté, ne perdra rien de sa saveur. Allons, timide muse, ma compagne, tra-

versons ce parc aux frais ombrages. Le funiculaire nous attend : descendons, allons boire à la source limpide de la nature, au pied de cette chute laiteuse, dans l'arome des cèdres qui escaladent les rochers.

Nous voici à vingt pas du gouffre où s'abîme et disparaît, dans un tourbillon d'écume neigeuse, la rivière Montmorency. Elle jaillit, lointaine, se précipite, affolée de vertige, bondit de roche en roche, se déchire aux saillies, s'épanouit en gerbes lumineuses dont chaque gouttelette se fait diamant, cependant que le torrent de fond gronde sa plainte formidable. Une fine rosée, qu'irise le soleil du matin, monte et se déploie comme la fumée blonde d'un immense encensoir.

Mais qu'ai-je aperçu ? Quoi ! des hommes perchés au sommet de la chute ? Et puis, ce que je n'avais pas d'abord remarqué : le flot initial rétréci, confiné à la rive droite ! Que signifie tout ce bouleversement ?

Je reviens sur mes pas, je remonte, je m'approche de la berge, Hélas ! ce n'est plus l'ancienne rivière, large, limpide, qui coulait à pleins bords : c'est un tuyau, un énorme tuyau de fonte, qui reçoit toute cette eau, la déverse en bouillons furieux, comme une gigantesque gargouille. Une digue en béton arrête, de son grand bras, cette

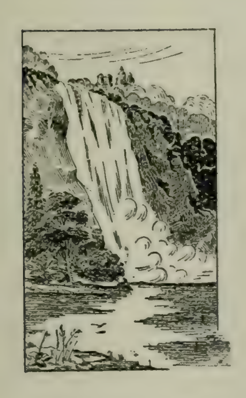
onde vivante qui, telle une cavale indomptée, débouche des savanes du nord, crinière au vent, ivre de liberté. Et ce sont des hommes, de vigoureux manœuvres qui, sur le lit desséché du torrent, promènent encore leur brouettée de béton liquide, au bruit du malaxeur qui fonctionne sans répit.

Pauvre chute! fallait-il te compter, toi aussi, au nombre des victimes du progrès moderne? Quelle déchéance, mon Dieu, quelle humiliation. J'en veux à ce vilain tuyau, si noir, si laid, qui, du sommet de sa puissance empruntée, domine une merveille.

J'avoue que ce sentiment tout spontané cède peu à peu à la voix de la raison. Il est sage, sans doute, que l'homme, en vue du bien, de l'utile, tire parti des forces de la nature, au risque de la défigurer. La rivière elle-même, par sa prompte soumission, par l'empressement qu'elle apporte à une tâche obscure, me rappelle une leçon d'histoire nationale: Petit peuple souffrant, abandonné, n'avons-nous pas dû longtemps sacrifier les grâces littéraires, les formes artistiques, pour assurer notre vie matérielle? — *Primo vivere.*

N'est-ce pas, d'ailleurs, en raccourci, l'histoire de tant d'existences humaines? — La ba-

nalité apparente du devoir quotidien, l'étau de la souffrance ignorée, l'adieu aux rêves, aux ébats de jeunesse; bientôt, la chute — brillante, bruyante peut-être — dans l'abîme et l'oubli du tombeau; enfin, ô consolant mystère, la Vie insondable au sein d'un océan d'éternel Amour.



La Voix

Au T. R. P. Roberge, c. s. v.,
Vicaire général, à Bruxelles.

"ASSEZ!" m'étais-je dit. "Un labeur plus [austère
Nous presse désormais. Trève aux [contes joyeux,
"Souriants ou songeurs, légers, mystérieux...
"S'il est doux de causer, plus sage est de se taire."

Fleurettes que j'aimais, de mon pré solitaire
Fugitif ornement, recevez mes adieux.
Pour épargner mon cœur, je détourne les yeux:
Vos pétales fanés sont promis à la terre...

Je songeais. Mais bientôt, des ombres de la nuit
Où se plongeait mon cœur, où vaguait mon esprit,
Monta, lente, une voix paternelle et sonore.

Du brouillard dissipant la froide obscurité,
Elle inonda mon cœur de chaste volupté.
"Assez!" m'étais-je dit. La voix chantait: ["Encore!"

Rêve et Réalité

Au T. R. P. Charlebois, c. s. v.,
Supérieur provincial de Montréal.

PLAIGNONS les pauvres gens qui, jamais, même dans leur sommeil, n'ont le temps de rêver. Plaignons-les, car un rêve vaut parfois bien des réalités.

Un rêve de vacances surtout. Un rêve fait au sommet du mont d'Or, à l'heure où le soleil, comme un ballon écarlate prêt à éclater, flotte au-dessus des Laurentides où l'attire un fil invisible.

C'est ce qui m'est arrivé hier soir. Juché sur la plus haute roche de la cime lévisienne, j'embrassais du regard toute la pourpre du ciel et la moire rosée du fleuve, tranchées d'une bande mauve où s'amoncelaient les ombres du soir.

Je contemplais en silence, fixant tour à tour le fleuve où se miraient quelques voiles indolentes, et le ciel égayé d'un papillon humain qui folâtrait autour du ballon fantastique. Des glissements d'hirondelles me frôlaient au passage. Je note ces détails, car ce sont les derniers dont

il me souvienne, avant le rêve merveilleux que je vais raconter.

En fermant les yeux, j'aperçus les rampes du mont d'Or toutes noires d'une foule qui montait en silence. Mon premier mouvement fut d'abandonner le rocher où je trônais, pour chercher un coin retiré où je pourrais voir sans être vu. Un taillis de cèdres me servit à souhait. De cette cachette, je pus à loisir examiner, détailler la troupe qui s'avançait en bataillons serrés.

Il y avait là de tout jeunes gens, presque des enfants, et des vieillards à longue barbe blanche; des têtes saupoudrées de neige ondulaient à côté de blondes chevelures que dorait le soleil couchant. Malgré l'uniformité du costume noir, la diversité des races et des caractères s'accusait à l'évidence. Le Français au pas vif, à l'œil ardent, coudoyait l'Anglais mesuré jusque dans son sourire. L'Irlandais svelte, élancé, marquait le pas avec les joyeux fils de la Gaule canadienne. Tous ne formaient qu'une famille autour du chef, vieillard à blanche couronne, aux traits empreints d'une profonde bonté, confondu parmi les siens, qui l'appelaient "mon père". Les plus robustes — ceux qui semblaient les chefs de groupes — soutenaient au besoin un adolescent fatigué, un infirme claudicant, un ancien cassé par l'âge ou la longue ascension.

Quand tous eurent atteint le sommet du mont, le chef à blanche couronne se détacha du rang et, du haut du rocher que je venais de déserter, longuement, avec émotion, il harangua sa troupe recueillie, silencieuse. Il parla de travaux pénibles, de dévouement, de sacrifices... du bien à faire, du mal à combattre... de souffrances passagères, d'éternelles récompenses... Puis, une feuille à la main, solennellement, il indiqua à chacun un poste de combat.

Pendant qu'il parlait, l'émotion qui faisait vibrer sa voix se communiquait à cette foule recueillie; un frisson de juvénile ardeur, de mâle enthousiasme courait les rangs. A la proclamation finale, il y eut bien quelques tressaillements de surprise, quelques pleurs furtifs: ces défaillances momentanées se noyèrent bientôt dans l'immense cri poussé par des centaines de poitrines: "Dieu le veut! En avant!"

Je m'éveillai à ce cri, et je me retrouvai sur ma roche, au sommet du mont d'Or. Le ballon rouge avait disparu, les Laurentides fuyaient devant la nuit. Déjà, l'ombre rampait de la plaine vers les cimes. La tête pleine de cette vision grandiose, je descendis lentement, par le sentier des vaches, émerveillé d'un rêve frôlant de si près la réalité.

Voix d'Automne

OCTOBRE a flétri notre mont, semant aux quatre vents du ciel les feuilles rougies de nos érables. Courbé sous l'averse, l'œil terne, le geste las, un égoutier, de son large balai, pousse devant lui ces lambeaux de gloire arrachés sans merci, souillés, perdus dans l'ordure du ruisseau.

Arbres géants, orgueil de nos cimes, qu'avez-vous fait de votre sève? Et vous, vaniteuses fleurs, joie de nos parcs, oubliez-vous si tôt les gloires du printemps?

"C'est la loi!" hurle en passant la rafale qui vous emporte. Et mon esprit, se recueillant dans la pénombre d'un après-midi voilé, — comme en prodigue ce triste automne — à regret soupire: "C'est la loi..."

Loi inexorable, elle enveloppe la création, plantes et vivants, d'un immense crêpe de deuil. La bise qui détache la feuille agonisante s'en va heurter de l'aile la fenêtre d'un moribond. Ces pluies de novembre, qui ravinent la montagne et glacent l'herbe flétrie, que de douloureux sillons

elles creuseront aux joues exsangues des vieillards et des veuves !

Fleurs, feuilles d'automne qui, l'aile brisée, vous abattez sans espoir contre un sol boueux, je vous pleure et vous plains : la tombe va vous absorber tout entières. Le lit où, déjà, se prépare votre lente destruction, c'est aussi le foyer d'où surgira une vie nouvelle. D'autres printemps verront éclore d'autres bourgeons ; mais votre printemps ne reviendra plus... Je vous plains et vous pleure : votre printemps fut un peu le mien.

Que dis-je ? Cette jeunesse qui m'échappe ne serait qu'un beau rêve ? Ces vingt ans qui s'éloignent ne m'appartiennent plus ? Mon cœur ne battrait que pour se dissoudre au tombeau ?

Non. La cendre de la feuille ne se mêlera pas à la poussière humaine. Pour l'homme intelligent, tourmenté par un immense désir de bonheur, la tombe est un gouffre où l'âme ne saurait descendre. Il sent dans tout son être un sursaut de révolte à la pensée de l'anéantissement. Voyageur inquiet, il a son but dans l'au-delà, dans l'éternité où s'enregistrent à chaque instant les échos de la route. Voyageur haletant, les eaux terrestres dont il s'abreuve ne font qu'augmenter la soif de bonheur qui le consume. C'est plus loin,

c'est plus haut qu'il lui faut chercher les sources vives de la vraie joie, du parfait amour. Dieu seul peut combler le vide de son cœur, renouveler sa jeunesse, raviver la flamme de ses vingt ans.

C'est dans ce désir immense de bonheur, et dans l'impuissance des créatures à le lui donner, que se trouve le secret de l'inconstance qui agite sa vie. Inconstance de pensées, de sentiments, d'affections ; inconstance des joies, des désirs, des regrets ; inconstance tourmentée ou légère, menaçante ou consolée, dont les saisons fuyantes et les nuages d'automne ramènent sans trève la fidèle image.



Sur un calendrier

JE l'ai brûlé sans une larme,
Je l'ai brûlé comme un bourreau
Que nulle pitié ne désarme,
Mon vieux calendrier pâlot.

* * *

Voyez: Son ruban clair orange,
Un peu terni par les longs mois,
Frissonne, du bout de sa frange,
Sous l'haleine du feu sournois.

Un moment encor, je regarde
Ces jours à jamais parcourus.
Le rêve me tient. Je m'attarde
A rappeler les disparus. . .

Vain espoir, rêve chimérique:
Le passé, sourd à mon appel,
Se tait. Un silence tragique
Marque cet instant solennel.

Sur le brasier aux lueurs fauves,
Je te suspends, frêle carton...
N'espère plus que je te sauve;
Pour toi, ni pitié ni pardon!

Le condamné voudrait se plaindre:
Il se tord et gémit tout bas.
Indifférent, je l'entends geindre:
Que m'importe son dur trépas?

Soudain, la flamme insatiable
Vient me lécher le bout des doígts.
Elle monte, la misérable,
Et se faufile en tapinois.

Mon doigt faiblit, mon cœur se serre:
Je sacrifie un innocent,
Un conseiller toujours sincère,
L'ami fidèle et complaisant.

"Que t'ai-je fait", semble-t-il dire,
"Pour mériter si triste sort?
"Pourquoi faut-il qu'un tel martyre
"Prélude à ma funeste mort?

"Naguère, aux jours de ma jeunesse,
"Comme toi, je crus au bonheur...
"Illusion! Dans ma détresse,
"L'homme ingrat me refuse un pleur!

"Ton tour viendra, bourreau farouche:
"La nuit couvrira ton regard;
"Ta voix s'éteindra sur ta bouche,
"Dans les angoisses du départ!"

Il dit, mais la flamme l'arrête
Qui dévore les mois, les jours,
Puis se repose, satisfaite:
Un an s'efface pour toujours...

Et moi, devant les étincelles
Qui se poursuivent dans leur vol,
Et les cendres qui s'amoncellent,
Je songe au plaisir court et fol.

Je songe à cette chair fragile
Battue en brèche par les ans,
Où saigne un cœur, vivante argile,
Où veille une âme aux fiers élans.

Mon Dieu ! s'il faut que la poussière
Consume un jour ce vil manteau,
Que l'âme, éprise de lumière,
Monte s'épanouir, là-haut !

* * *

Voici revenir les chimères :
Sur mon panneau tristement veuf,
Douze autres feuilles mensongères
Vantent les attraits de l'an neuf...



Premier adieu

... Dans ma quinzième année,
Enfant, j'entrais alors; mais les jours et les ans
Ont passé sans ternir ces souvenirs d'enfants.

Auguste Brizeux.

AU fond d'un coffret que j'exhume de sa cachette, une tresse de flouve odorante, quelques fleurs séchées m'apparaissent.

D'où ces roses ternies? Quels souvenirs s'échappent avec le parfum persistant de cette tresse? — Ce parfum, ces fleurs respirent pour moi les printemps lointains; aussi, je les salue avec respect, comme des reliques. Puis, les yeux clos, je remue comme un amas de feuilles mortes des souvenirs de prime jeunesse ensevelis dans ma mémoire...

* * *

Août déclinait, et avec lui les dernières vacances sous le toit ancestral. Encore quelques jours,

et la vieille maison recueillerait mon adieu. On me l'avait dit en outre : mon premier retour la verrait solitaire, délaissée pour une jeune rivale plus moderne, en train de terminer sa toilette.

On me l'avait dit, mais je n'osais y penser. A la mélancolie d'une rupture déjà profonde avec le passé, fallait-il mêler l'amertume de l'irréparable ? Pour ménager mon courage, je fuyais cette pensée attristante. J'essayais de m'en distraire, d'oublier. Mais mon ciel restait voilé. L'orage, sourdement, s'amoncelait dans mon cœur de quinze ans.

Il éclata, certain soir apaisé, soir doux et mélancolique, cher aux habitués des plages, aux fils de l'océan. Soir intime, où l'âme, la plaine, le flot se recherchent, s'harmonisent dans un mystérieux accord ; soir qui venait clore une de ces journées que l'on redoute de voir finir, parce qu'on ne sait pas si on retrouvera le lendemain la pareille.

J'avais suivi des yeux la fuite précipitée du soleil derrière les monts où chantait le Grand Ruisseau. Sur les cimes, dans les gorges, l'astre caché versait encore une pluie de lumière. Ses rayons violets irisaient les flancs rugueux du cap Noir. Longuement, je contemplai son agonie,

songeant que le lendemain il se coucherait sans moi. Ses derniers reflets éteints, il se fit dans mon âme comme un lourd silence. La pensée de l'irrévocable adieu, de cette brisure nécessaire dans ma vie, m'étreignait le cœur. Les yeux rivés sur les monts violacés, je ne voyais plus que des ombres: ombres de la nuit qui rampe vers les cimes, ombres de mon enfance à la veille de m'échapper sans retour.

Je m'assis sur l'herbe tiède, près de la vieille maison grise, à la coiffe de bardeaux défraîchie, dont les quatre fenêtres de pignon, ouvertes sur le jardin, aspiraient largement la brise de la mer. De la cuisine m'arrivaient les bruits du ménage du soir. Bruits connus des grands vaisseaux de lait chaud que l'on coule, de l'écrémeuse qui fonctionne, des instruments que l'on serre. J'aurais dû être là, moi aussi, préparant le bois d'allumage ou portant aux chevaux harassés quelques seaux d'eau fraîche. Mais ce soir n'était pas du tout comme les autres soirs.

Non! Accoudé au gazon, j'habitais déjà un autre coin du monde. Devant moi se prolongeait la mer immense, comme les rêves de l'enfant qui entrevoit la vie. Au clapotis monotone de la vague sur les galets répondait, par intervalles, le gémissement des hirondelles nichées sous le toit.

Quand le cœur est à vif, les moindres détails prennent de l'importance. Ce timide bonsoir de l'oiseau qui s'endort, mêlé à la plainte des flots, me parut l'adieu suprême de mes amitiés d'enfance. L'heure était venue pour moi de déserter le nid, d'essayer à mon tour mes frêles ailes.

Du large montait encore, par rafales, la brise du soir. Une lune sanglante striait les nuages, ouvrant sur la mer une avenue infinie, pailletée de reflets onduleux. Suspendue à la nuit par un fil invisible, une chauve-souris oscillait en mesure au-dessus de ma tête. Dans la maison, tout bruit avait cessé. Là encore, on pensait au lendemain, on priait peut-être pour l'enfant qui s'arrache au passé, qui s'éloigne vers l'inconnu.

Soudain, une voix familière vint me tirer de ma rêverie: "Où est-il?" A cet appel de ma mère, éloquent de tendresse, je sentis une émotion plus grande encore m'envahir. J'entrevis de longues années d'éloignement, pendant lesquelles la sollicitude maternelle ne me suivrait plus que de loin. Comme un cristal trop violemment heurté, mon cœur se brisa: je pleurai sans contrainte.

Je pleurai tant de bonheurs qu'on ne recommence pas; mon enfance expirante, et cette fraîcheur d'âme qui rend les sensations pareilles à des fruits cueillis sur la branche et savourés sous

l'arbre, dans la rosée du matin; cette vieille maison agonisante, elle aussi, dont j'allais si tôt fermer derrière moi la porte, comme on tourne la dernière page d'un livre qu'on ne relira plus jamais.

Quand je rentrai, personne ne me fit de questions, et je m'aperçus que ma mère essuyait une larme. Autour de la lampe, des phalènes tournoyaient, affolées. On récita le chapelet, la prière, et le silence se fit. J'avais déjà beaucoup plus que quinze ans.

Le lendemain, il pleuvait. Au moment du départ, j'eus le courage— ou la lâcheté — de ne pas paraître ému. Avant de monter en voiture, à côté de mes parents, je cueillis au jardin quelques roses tardives que je déposai dans un coffret, à côté d'une tresse de flouve odorante arrangée à la façon de nos grand'mères.

Bientôt après, à travers des rideaux de pluie, une vision fugace effleurait mes yeux brouillés: une vieille maison grise, à la coiffe de bardeaux défraichie, où se prolongeaient des gestes d'adieu; puis, les grands monts embrumés qui fuient; puis, la mer qui déferle et s'éloigne, sous le deuil des nuages, berçant d'un rythme grave son éternelle romance.

Comme des flocons de laine aux buissons des haies, des parcelles de mon âme gisaient là-bas, dispersées, captives.

* * *

Quatre ans plus tard, je touchais pour quelques jours au pays natal. De loin, je cherchai du regard la vieille maison abandonnée: je la saluai avant son heureuse rivale. Désolée, ouverte à tous les vents, la pauvre aveugle me reconnut pourtant. Je le compris aux soupirs de la brise, qui lui prêtait sa voix pour me parler du passé.

Désormais elle n'existe que comme relique. Le soir n'y ramène plus les bruits du ménage. Ses nids d'hirondelles sont déserts. Les planchers sont disjoints, et partout, sur les murs, aux angles des solives, les araignées ont mis leurs scellés soyeux et redoutables.

La pelouse, le jardin, sont devenus prairie verdoyante. Au pied des lilas, des cerisiers, des pruniers, jusque parmi les épines des rosiers et les larmes vermeilles des *coeurs-saignants,* une puissante végétation a surgi. Sur le sol témoin de nos rondes enfantines, des blés opulents balancent leurs lourds épis, mêlant leur arome aux parfums des fleurs nouvelles. Mais ni ces blés

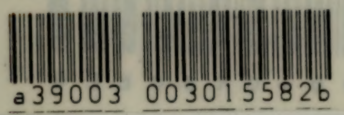
ni ces fleurs ne me feront jamais oublier quelques roses séchées, une tresse de flouve odorante que je replace soigneusement au fond de leur coffret... Car en exhumant ces reliques je vous vois apparaître,

O soirs, ô douces veillées,
Dont les images mouillées
Flottent dans l'eau de mes yeux.



TABLE DES MATIÈRES

Dessins (dix culs-de-lampe)
du frère Henri Paquette, c. s. v.


a39003 003015582b

